L

LE NAUFRAGE

DE

L'ANNIE JANE

51202

Le tirage de cette édition unique est limité à cent exemplaires.

Typographie du Fidèle Messager, Manchester, N. H.
(Etats-Unis d'Amérique.)

LE NAUFRAGE

DE

L'ANNIE JANE

EPISODE DE L'HISTOIRE DES MISSIONS
FRANCO-CANADIENNES

PAR

MARC AMI
PASTEUR

MANCHESTER, N. H.
LE FIDÈLE MESSAGER, ÉDITEUR

1891

VK
1282
A5A4.
S

B. Q. R.
No. 2357

AVANT-PROPOS

Dans son magnifique discours prononcé le 20 juin 1890, au grand pique-nique des protestants français du Canada, à l'île Ste-Hélène, monsieur le pasteur Joseph Provost, de Springfield (Mass.), raconte ainsi le triste événement qui fait le sujet des pages que l'on va lire :

La période qui s'étend de 1850 à 1860 est marquée de beaux succès pour la Société franco-canadienne. La sphère d'activité s'a-

grandit. Monsieur le pasteur Jean Vernier passe en Europe dans le but d'amener de nouveaux ouvriers. Ici se place l'un des événements les plus tristes que nous ayons à enregistrer. Monsieur Vernier, après avoir persuadé messieurs Kempf, van Buren, Marc Ami et J. Cornu de venir au Canada, s'embarque avec ces dignes missionnaires sur un voilier du nom de l'*Annie Jane*. C'était au mois d'août (1853).

Les premiers jours de la traversée furent favorables et l'on voguait plein d'espoir. Mais bientôt la mer devint mauvaise, et dans la nuit du 28 au 29 septembre, le vaisseau, dépouillé de ses agrès, livré à la fureur des flots, alla se briser sur les rochers. On raconte que monsieur Vernier vit arriver sa dernière heure avec un calme parfait. Il exhortait ses frères désespérés, leur montrant le ciel comme lieu de rendez-vous. C'était la vie sacrée et intime d'un cœur qui aime, s'élevant au-dessus de l'élément déchaîné pour saisir la main du Sauveur. Monsieur Kempf, sa femme et leurs deux enfants restèrent paisibles en face de leur fin tragique. Le lon-

demain on retrouva leurs cadavres sur le rivage de l'île Vatersay, terre voisine du naufrage. Le corps de monsieur Vernier et ceux de ses infortunés compagnons furent inhumés au milieu d'une solennelle tristesse. En perdant monsieur Vernier, la mission se voyait privée d'un serviteur sincère, ardent, généreux et franchement dévoué.

Le 2 mai 1856, monsieur Marc Ami, alors instituteur à Belle-Rivière, province de Québec, et un des témoins oculaires de ce terrible désastre, acheva de consigner les détails du naufrage de l'*Annie Jane*. Pendant trente-cinq ans, le manuscrit demeura oublié parmi les papiers de monsieur Ami. Aujourd'hui, cédant aux sollicitations de ses amis, il le livre à la publicité, comptant sur l'indulgence de ses lecteurs.

Nous sommes persuadé que cette petite brochure sera un des documents les

plus intéressants de l'histoire du protestantisme français en Amérique.

Monsieur Marc Ami est aujourd'hui à la tête d'une mission évangélique française, à Haverhill, Mass.

J. A. DEROME.

STE-ANNE, Ill., 30 juillet 1891.

LE NAUFRAGE

DE

L'ANNIE JANE

CHAPITRE PREMIER.

LE DÉPART.

Monsieur Jean Vernier, pasteur, et agent de la Société missionnaire franco-canadienne de Montréal, partit de la Pointe-aux-Trembles, près de cette dernière ville, en mars 1853, dans le but d'aller chercher en Europe de nouveaux missionnaires. Il arriva à Glay, en France, au mois de juin de la même année. Ce village où, par les soins de monsieur Jaquet, homme dévoué, plein de foi et d'ardeur, un établissement a été fondé pour former des instituteurs chrétiens, des évangélistes et des colporteurs bibliques, est situé dans le département du Doubs, à l'est de la France. Monsieur Vernier lui-même avait été élevé dans cette institution

et y avait passé plusieurs années. Ce fut là qu'il goûta la paix du Seigneur, et résolut de se consacrer au ministère. Il alla terminer ses études à Genève avec cette intention, et ce fut dans cette ville que monsieur le pasteur J. E. Tanner retint ses services au nom de la Société franco-canadienne, il y a douze ans (1844). Monsieur Vernier était natif de Glay, et demeurait au village de Meslières où vivaient encore sa mère, ses deux sœurs et plusieurs autres de ses parents, lors de son départ pour le Canada.

En venant à Glay, monsieur Vernier espérait trouver à l'Institut quelques personnes disposées à se livrer à l'œuvre des missions; son attente ne fut point déçue. Il me fit accepter la position d'instituteur au collège de la Pointe-aux-Trembles, et à monsieur Lammertz van Buren, un Hollandais qui était à Glay pour y apprendre le français, celle d'évangéliste. D'autres auraient été disposées à s'unir à nous, mais en furent empêchées par les circonstances. Après avoir passé quelque temps à Glay, tant pour visiter ses parents que pour nous mettre au courant de notre travail futur, monsieur Vernier partit pour Genève afin de trouver encore, si possible, quelques ouvriers pour la vigne du Seigneur, par le moyen de la Société évangélique de cette

ville. Il lui fallait des pasteurs et des évangélistes. A son passage à Neûchatel, il persuada à monsieur Kempf, qui était marié et père de deux enfants, et à monsieur Schaffter, de Berne, de venir au Canada. Monsieur Schaffter cependant ne devait partir que plus tard.

La saison était avancée, et le moment du départ approchait. Monsieur Vernier nous avertit qu'il fallait que nous fussions tous à Londres pour le 15 août. Après une visite à Genève, ma ville natale, et après avoir dit adieu à mes parents et à mes amis, je retournai à Glay, où monsieur Cornu, une des recrues de la société évangélique de Genève, vint me trouver, et nous nous rendîmes tous deux à Londres. Monsieur Cornu était accompagné d'un jeune homme nommé Häberli, je crois, qu'il avait été chargé de faire passer en Amérique. Au jour fixé, nous étions réunis dans la grande métropole anglaise, et y passâmes cinq jours à en visiter les principaux endroits, après quoi, nous partîmes pour Liverpool.

Le vaisseau sur lequel nous devions faire le voyage était un magnifique trois-mâts, neuf, solide, et, à ce qu'on nous assurait, un fin voilier. Il s'appelait l'*Annie Jane*.

Le 26 août 1853, nous mîmes à la voile pour Québec. Le vent était favorable, le ciel était pur, tout respirait la vie et la gaieté.

"Le 26 août 1853, nous mîmes à la voile pour Québec."

Sous de tels auspices, nous pensions faire une belle et agréable traversée. Le bateau à vapeur qui nous remorquait jusqu'en pleine mer, nous quitta le soir, et nous comptions sur un heureux voyage.

"Le 26 août 1853, nous mîmes à la voile pour Québec."

CHAPITRE II.

REVERS ET PRESSENTIMENTS.

Nous avancions rapidement, lorsque le 28 août au matin, nous fûmes effrayés en entendant d'horribles craquements. Nous montons sur le pont et constatons avec tristesse que les trois mâts du navire viennent d'être cassés par une rafale subite. Le capitaine, voyant l'impossibilité de continuer le voyage avec un vaisseau dans l'état où se trouvait le nôtre, résolut de retourner à Liverpool. Nous étions alors dans le canal du Nord, et un bon vent favorisant notre projet de retour, nous longeons la côte ouest de l'Irlande pour revenir par le sud. Le premier septembre, nous étions en vue de Holyhead et, sur un télégramme du capitaine, un vapeur nous fut envoyé de Liverpool. Le soir du 2 septembre, nous jetions l'ancre devant la ville, et le lendemain, nous faisions notre entrée dans les docks.

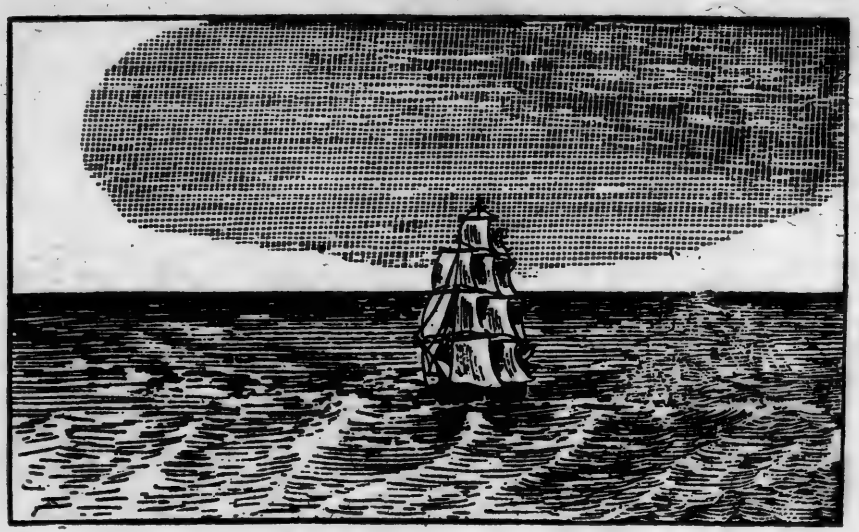
Messieurs Vernier et van Buren, et moi, nous allâmes de suite chez les propriétaires du vaisseau, réclamer les soixante-dix louis sterling que nous avions payés pour notre passage.

Malgré tous nos efforts, impossible de rien obtenir. Notre situation était des plus pénibles. Que faire? Il fallait ou perdre cette somme en partant par un autre navire, ou attendre que l'*Annie Jane* pût mettre à la voile. Dans le premier cas, comment retrouver cet argent? dans le second, serions-nous en sureté sur l'*Annie Jane*?

Les propriétaires du bâtiment nous témoignèrent tant d'intérêt en pourvoyant libéralement à toutes nos dépenses pendant que l'on réparait ses avaries, et nous assurèrent avec tant de fermeté qu'il serait en bien meilleur état pour reprendre la mer, que nous ne pouvions que faire comme ils nous disaient. D'autres raisons d'ailleurs vinrent à l'appui de leurs arguments, et en voici la principale. Nous avions à bord, comme passagers, le capitaine Rose et sa femme. Marin expérimenté par cinquante-trois ans de voyages et de fatigues, il se décida lui aussi à reprendre le même vaisseau, quoiqu'il eût pu trouver une place gratuite sur un steamer. Il nous dit qu'ayant vu la manière dont on réparait le bâtiment avarié, et aussi que la cargaison, consistant en matériaux pour la construction d'un chemin de fer, était mieux amenagée qu'auparavant, il pensait que nous pouvions sans danger, nous confier à l'*Annie Jane*.

Cependant, malgré les soins empressés et les encouragements de monsieur Mason, notre capitaine, monsieur Vernier tombait quelquefois dans une sombre mélancolie au souvenir de son épouse et de ses enfants qu'il avait laissés au Canada. Rien ne pouvait le consoler dans de tels moments; car il lui semblait qu'il ne les reverrait jamais, du moins sur cette terre, ce qui, malheureusement, ne devait être que trop vrai. Nous employions notre temps à admirer les beautés de la ville et de son magnifique port. Je n'essaierai pas de faire une description des lieux que nous visitâmes. Je ne pourrais le faire que d'une manière imparfaite, et j'allongerais inutilement mon récit. Tous les jours nous allions sur les quais voir comment avançaient les réparations au vaisseau. Elles furent faites avec tant de promptitude que le 9 septembre, nous dûmes retourner à bord du navire. Nous avions le cœur serré à l'idée de quitter la terre ferme, et d'affronter les dangers que présente à cette époque de l'année, une traversée en Amérique. Mais une fois à bord, nous oubliâmes les tristes pensées du départ dans la contemplation du paysage qui se déroulait à nos yeux pour s'enfuir bientôt.

Notre route était la même que la première fois. La mer était calme, et une bonne petite



"Une bonne petite brise du sud-est favorisait notre marche, et nous avancions à pleines voiles."

brise du sud-est favorisait notre marche, et nous avancions à pleines voiles. Tout le monde paraissait heureux, sauf ceux que le mal de mer attaquait. Nous étions en tout 430 personnes y compris l'équipage. Les passagers d'entre-pont, composés d'Irlandais et d'Ecossais, se rendaient au Canada pour travailler à la construction d'un chemin de fer.

Le dimanche matin, 12 septembre, le vent, augmentant de violence, rompit le mât de proue, une partie du grand mât et le beaupré. Nous étions précisément au même endroit où le premier accident de ce genre nous était arrivé. Les passagers, craignant de continuer le voyage dans ces tristes conditions, se réunirent tous ensemble et conjurèrent le capitaine de revenir sur ses pas. Ils auraient mieux aimé, disaient-ils, perdre le prix de leur passage plutôt que de continuer le voyage dans un vaisseau qui semblait destiné à les faire souffrir et peut-être à les faire périr. Le capitaine fut inflexible et je crus un moment qu'une révolte allait éclater. Plusieurs passagers parlaient de se saisir du capitaine et de diriger le navire sur Liverpool. Monsieur Mason, recouvrant son sang-froid, s'efforça de nous prouver qu'il n'y avait pas de danger à continuer le voyage ainsi. Il commanda aux matelots de réparer le dégât et de remplacer les mâts

et les vergues cassés par des mâts et des vergues de rechange que nous avions à bord. Le tumulte s'apaisa heureusement à la satisfaction générale; car le capitaine, le pistolet au poing, avait fait venir des menottes pour les mutins. Le vent perdit de sa force, et changea de direction; les nuages se dissipèrent, le soleil se montra radieux et répandit le calme et la joie dans tous les cœurs. Notre équipage qui se composait de quinze matelots anglais et de quelques Canadiens-Français, eut bientôt réparé le dommage fait à l'*Annie Jane*. Toutes les voiles furent déployées, et nous avancions avec une vitesse de onze nœuds à l'heure.

CHAPITRE III.

LA TEMPÊTE.

De nouveaux désastres nous attendaient et ne tardèrent pas à fondre sur nous. Dès le lendemain, 13 septembre, le vent tourna à l'ouest et souffla dans la même direction pendant huit jours. C'était alors le temps de l'équinoxe, époque où les vents sont très forts et très sujets à varier. Ce fut alors que nous aperçûmes le rocher de Kida, situé à une grande distance au nord des îles Farroë. Le lecteur peut juger de notre stupéfaction en nous voyant suivre une course si diamétralement opposée à celle qui devait nous mener à destination! Mais que peuvent faire les hommes, et même le marin le plus habile, contre les vents contraires? Le capitaine désappointé par un si pénible contretemps, ne se rebuta point, et nous montra par son courage et ses prévenances envers nous, qu'il était disposé à faire tout en son pouvoir pour nous tirer de ce mauvais pas. Comme il était devenu très intime avec monsieur Vernier, celui-ci nous fit connaître son plan. Le capitaine voulait se diriger vers le nord afin de rencon-

trer un vent plus favorable qui nous mènerait directement au golfe Saint-Laurent.

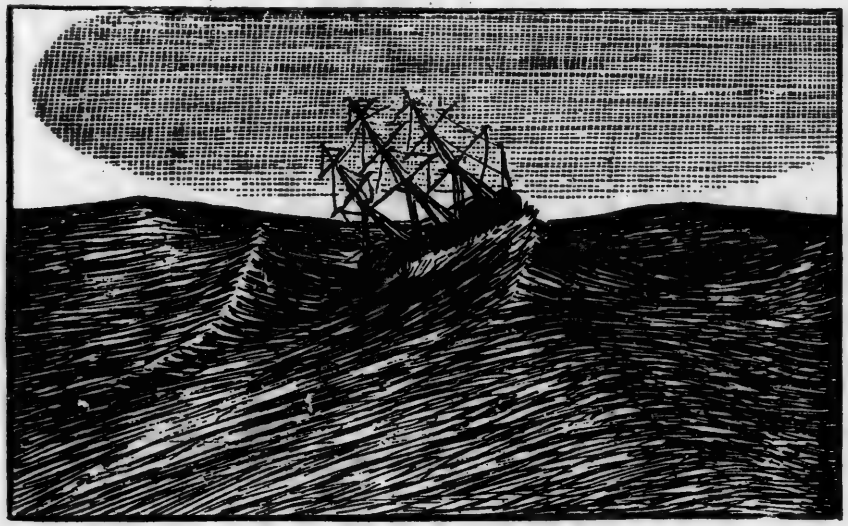
Quand nous n'étions pas malades, notre temps était employé à diverses choses, et surtout, entre autres, à la méditation et au chant. Souvent le capitaine nous invitait à chanter nos cantiques français, bien qu'il n'en comprît pas un mot. Nous ne pouvions que nous louer de sa conduite à tous égards. Toute chose se faisait à bord avec promptitude et ordre, et il était sévère à l'endroit de la discipline. Le capitaine Rose aidait son compagnon et son collègue dans les manœuvres ; l'un ou l'autre était toujours sur le pont, surveillant les matelots et observant la course du vaisseau. De petits incidents venaient parfois rompre la monotonie du voyage, et faire diversion à nos occupations habituelles. Monsieur et madame Rose étaient d'excellents chrétiens ; ils prenaient souvent part à nos exercices religieux, ce qui nous faisait toujours plaisir.

Avec notre cher frère Vernier, j'aimais à monter sur le pont pour admirer les œuvres merveilleuses de l'Eternel et à méditer sur les paroles du Psalmiste : " Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'étendue donne à connaître l'ouvrage de ses mains. " Nous aimions à suivre des yeux les ébats de quelques-uns de ces êtres mystérieux qui, par milliers, sillonnent

et remplissent les profondeurs de l'océan. Quelquefois des troupeaux de marsouins jouaient autour du vaisseau, plongeaient, revenaient à la surface, plongeaient de nouveau, respiraient avec force, et semblaient lutter de vitesse avec nous. Je me plaisais aussi à aider les matelots selon la mesure de mes forces, ce qui faisait du bien au corps et reposait l'esprit.

Le 23, nous étions parvenus au 20° de longitude ouest et au 60° de latitude nord, lorsqu'un vent terrible s'éleva tout à coup à l'ouest et commença à soulever les vagues. Il redoubla de violence en peu de temps, et nous vîmes tous les signes d'une horrible tempête. Le capitaine fit carguer les voiles et attacher solidement le gouvernail, car les hommes chargés d'en prendre soin ne pouvaient plus le tenir, à cause de la force des lames. Nous étions donc prêts à subir ce nouvel assaut, quand la nuit vint nous couvrir de ses ombres. Ce ne fut pas sans crainte que nous allâmes nous coucher; après avoir prié le Seigneur de nous préserver d'accidents fâcheux, nous fûmes plus tranquilles. On entendait les sifflements du vent à travers les cordages, et le roulis était très fort. Plusieurs de nos amis souffraient horriblement du mal de mer, de sorte que le sommeil ne put nous gagner. Le lendemain, la tempête était au moins aussi forte que la

veille, si même elle n'avait redoublé de fureur. L'anxiété était générale; les vagues, semblables à des montagnes, venaient s'abattre sur le vaisseau et le couvraient entièrement. On aurait dit un léger esquif sur un lac en tourmente. Je montai sur le pont pour contempler ce spectacle tout nouveau pour moi, et grandiose et terrible à la fois. Je fus obligé de me cramponner de toutes mes forces à ce que je trouvais sous la main, pour ne pas être précipité dans l'abîme. Les vagues qui se brisaient à la proue menaçaient de nous faire sombrer, tant le navire s'emplissait d'eau. Le capitaine plaça des hommes aux pompes, et tout le temps que dura la tempête, on fut obligé de les faire jouer avec l'aide des passagers. Personne n'osait monter sur le pont; une telle témérité eut été payée de la vie. Pour nous garder de l'eau qui entrait dans les cabines par la fenêtre du pont, le capitaine fit placer un morceau de forte toile cirée sur lequel il fit clouer quelques planches. Nous ne pouvions nous défendre d'une certaine terreur en entendant le bruit sinistre que faisaient les vagues en se brisant contre les flancs du vaisseau. Tous les membres de la famille Kempf et monsieur van Buren étaient malades et aucun soulagement ne pouvait être apporté à leurs maux. A cause de la tempête, il était impossible même



"Pendant trois jours, nous fûmes ainsi ballottés par les flots."

de faire du feu dans la cuisine. Pendant trois jours, nous fûmes ainsi ballottés par les flots; les matelots ne pouvaient que rester oisifs, et quant à nous, force nous fut de demeurer dans nos cabines ou dans le salon pour obéir aux ordres du capitaine. Ces trois jours nous parurent trois siècles. Nous les passâmes à prier, à lire la parole de Dieu et à nous encourager mutuellement. Les nuits nous paraissaient encore plus longues, car nous ne pouvions dormir. Tout ce que nous pouvions faire, c'était de nous cramponner à nos lits pour ne pas être lancés d'un côté à l'autre de nos cabines. Enfin, pendant la nuit du 26 septembre, le calme se rétablit, et nous fûmes heureux de pouvoir monter sur le pont.

Mais quel ne fût pas notre étonnement! Quel triste spectacle se présenta alors à nos regards! Le vaisseau était à peu près désemparé. Les mâts cassés à la hauteur du premier hunier, les cordages flottant au gré des vents, une seule voile en lambeaux, une partie du gouvernail brisée, la boussole et une des chaloupes emportées par un coup de mer, voilà quelques-uns des dégâts de cette terrible tempête. Autant il est beau, et je devrais dire majestueux, de voir un navire voguer à pleines voiles, autant il est triste d'en voir un dans l'état où était alors le nôtre. Chacun se sen-

"Pendant trois jours, nous fûmes ainsi ballottés par les flots."

tait privé de tout secours humain. Loin de la terre ferme, sans aucun objet pour reposer la vue à part l'immensité de l'océan et la voûte du ciel, suspendus pour ainsi dire, au-dessus d'un abîme insondable dont nous n'étions séparés que par une planche, nous étions en proie à des pensées assez sombres pour attrister l'homme le plus courageux. Dans de telles conditions, l'athée même est obligé de reconnaître sa grande faiblesse devant le pouvoir mystérieux dont il nie l'existence, devant cette puissance qui, seule, peut commander aux flots de s'apaiser et être obéie à l'instant! Qui pourrait, dans ces moments solennels, ne pas avouer son impuissance, et ne pas reconnaître la main du Créateur, de Celui dont les décrets sont trop sages pour être compris des hommes? Si dans ces heures d'angoisse, l'âme de l'incrédule est épouvantée à la pensée de la mort qui le poursuit, le chrétien, au contraire, est heureux de se reposer sur le Sauveur, même si l'océan doit lui servir de tombeau. C'est alors que le croyant comprend l'importance de ne pas "faire de la chair son bras," et ne pas compter sur ses propres mérites. C'est alors que de son cœur s'échappe ce cri qui parvient jusqu'au trône de la miséricorde: "O Dieu, sois apaisé envers moi qui suis un grand pécheur."

CHAPITRE IV.

MOMENTS DE RÉPIT.

Je reviens à mon récit. Le ciel était magnifique; partout où la vue pouvait s'étendre, pas le moindre nuage. Nos deux capitaines se mirent en devoir de déterminer, à l'aide de leurs instruments, la distance qui nous séparait de notre destination. Ils nous apprirent bientôt que nous avions rétrogradé de cinq cents milles, et que nous ne pouvions être bien loin des îles qui entourent l'Ecosse.

Il nous était impossible de continuer notre voyage, et, pour la seconde fois, nous mîmes le cap sur Liverpool. Autrement une mort certaine nous attendait. Le vent était favorable et le capitaine dirigea la course du vaisseau vers le sud-est, à la grande satisfaction de tous. Dire ce que nos amis malades souffrirent pendant les jours précédents est impossible. En proie aux tourments que donne le mal de mer, incapables de prendre de la nourriture, ils ressemblaient à des spectres

tant ils étaient maigres et affaiblis. Nous fûmes obligés de porter monsieur et madame Kempf sur le pont pour leur faire respirer l'air pur et vivifiant, et améliorer leur état de faiblesse. Mais, au bout d'une heure, ils furent obligés de descendre dans leurs cabines tant ils étaient épuisés. Quant à messieurs Cornu et Vernier, et moi-même, nous ne souffrions que peu ou point du mal de mer, et nous pûmes rester sur le pont.

Le capitaine avait fait réparer le bâtiment aussi bien qu'il le pouvait; mais nous n'avions que trois voiles à notre disposition. Malgré cela, nous avancions assez rapidement, grâce à un vent favorable. Le 27 septembre, nous fûmes entourés d'un épais brouillard qui nous dérobait même la lumière du soleil. Le temps était froid, et nous restâmes dans nos cabines.

Le 28 arriva, jour mémorable et terrible pour nous tous. Le brouillard ne s'était pas encore dissipé. Le capitaine paraissait être profondément affligé, mais nous ne pouvions en savoir la raison. Vers deux heures de l'après-midi, la mer était calme; un vent d'ouest s'éleva et fit bientôt disparaître la brume qui nous entourait. En jetant mes regards vers l'est, je découvris, quoiqu'avec peine, quelque chose qui ressemblait à une montagne. Je courus de suite avertir le capitaine qui, au

moyen de sa lunette d'approche, aperçut en effet une montagne qu'il dit être l'île de Barra, formant partie du groupe des Hébrides. Nous étions heureux d'apercevoir la terre, que nous avions perdue de vue depuis dix-neuf jours. Il nous semblait que nous touchions déjà au port. Vaine illusion! Chacun faisait part à ses amis de ses pensées et de ses espérances; une agitation extraordinaire régnait sur le pont. Tout le monde paraissait joyeux, à l'exception du capitaine qui, appuyé sur une vergue du mât de perroquet, examinait souvent la terre, puis parlait au capitaine Rose et semblait être dans une inquiétude mortelle. Une fois même, je le vis verser des larmes. D'après ce que nous dit ce brave marin, nous devions voir pendant la nuit la lumière du phare de Barra Head, la dernière île des Hébrides. Le vent augmentait de violence, et nous nous sentions inquiets en nous voyant approcher rapidement de la terre ferme. Vers sept heures du soir, nous aperçûmes le phare, et nous vîmes avec consternation que nous nous dirigions vers de dangereux récifs. Cette île de Barra Head, comme nous l'avait dit le capitaine, est entourée de récifs et de brisants sur lesquels nous devions trouver une mort certaine. Le capitaine était en proie à la plus vive angoisse; toutes les voiles furent dé-

"Vers sept heures du soir, nous aperçûmes le phare de Barra Head."

ployées afin de gagner le large au plus vite. Mais la marée haute et la lourde cargaison du vaisseau étaient deux obstacles formidables à notre dessein. Le danger devenait imminent. Nous descendîmes dans nos cabines pour nous préparer au désastre qui paraissait inévitable.

Monsieur Kempf, ayant appris le danger qui nous menaçait, et se trouvant lui-même fort affaibli par les souffrances qu'il avait éprouvées, s'évanouit, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous lui fîmes recouvrer l'usage de ses sens.

Tout à coup, en jetant les yeux sur la boussole du salon, je vis que la course du vaisseau n'était plus la même, et nous allions maintenant vers le nord. J'en parlai de suite à monsieur Vernier, et, en montant sur le pont, nous aperçûmes que le phare vers lequel nous nous dirigions auparavant était alors à la poupe du vaisseau. Soulagés par un tel changement, nous remerciâmes le Seigneur de ce qu'il avait secondé les efforts de notre capitaine. Celui-ci, qui avait ainsi fait un coup de maître, nous assura que tout allait pour le mieux, et que nous pouvions aller nous reposer en paix. Si nous avions été seulement un mille plus loin, nous aurions pu doubler sans danger la dernière île des Hébrides. Le vent était toujours

"Vers sept heures du soir, nous aperçûmes le phare de Barra Head."

très fort, et la marée très haute. Malgré cela, nous allâmes nous coucher en voyant la sérénité qui régnait sur le visage du capitaine. Tout fut bientôt tranquille autour de nous. En dépit du roulis du vaisseau, la fatigue et l'épuisement nous firent tomber dans un profond sommeil. Les capitaines se tinrent sur le pont; monsieur Vernier se coucha dans le salon, et la sécurité la plus complète succéda à nos craintes. Mais quel terrible réveil nous attendait! Qui l'aurait cru, ou même imaginé?

CHAPITRE V.

LE NAUFRAGE.

Vers minuit un bruit sinistre se fait entendre; de sourdes lamentations parviennent à mes oreilles, et au même instant, monsieur Vernier paraît devant nous en nous disant avec l'accent de la plus profonde douleur: "Levez-vous, mes amis, nous sommes dans un grand danger, nous traversons un endroit rempli d'écueils." Ces terribles paroles eurent bientôt chassé le sommeil loin de nous en nous montrant l'horreur de notre position. Nous nous habillons à la hâte, et je ne sais quelle idée me porta à me vêtir chaudement. Je mets trois habits, et attachant mon chapeau avec soin, je monte avec monsieur Vernier sur le pont pour me rendre compte de la situation. Je n'en pus croire mes yeux tant elle était affreuse. Les vagues balayaient à chaque instant le pont du vaisseau; la nuit était des plus sombres, et nous étions envi-

ronnés de hauts rochers contre lesquels la mer allait se briser avec une violence inouïe et des mugissements qui nous remplissaient de terreur. Tout n'était que confusion; seul, le capitaine, calme au milieu de ce bouleversement général, donnait ses ordres aux matelots. Ceux-ci, obligés de se cramponner fortement à tout ce qui leur tombait sous la main pour ne pas être jetés à la mer, ne pouvaient que lui obéir lentement. La violence des vagues à la proue empêchèrent de jeter l'ancre. Les chaloupes détachées par ordre du capitaine, ce qui étaient notre dernier espoir de salut, furent emportées par les lames.

Nous croyions être entre les îles de Barra et de Vatersay, dans un étroit passage qui sépare l'une de l'autre. Mais, battu par la tempête, le vaisseau se trouva bientôt dans une baie toute hérissée de récifs.

Un silence de quelques secondes succèda au tumulte. C'était l'heure de la crise suprême. Tout à coup, des cris perçants partirent de tous côtés. Nous avions touché les rochers. Toute chance de salut était désormais impossible. Il fallait se résigner à mourir, loin des êtres si chers à nos cœurs, dans un lieu désert, et au milieu des luttes et des souffrances d'un affreux naufrage.

Transi de froid, et littéralement mouillé

jusqu'aux os, je commençai à perdre la force de me tenir attaché au vaisseau, et je retournai aux cabines. J'attendais la mort à chaque instant; j'avais remis mon âme entre les mains de Celui qui l'avait sauvée par sa mort. Dans le salon je trouvai la famille Kempf et madame Rose assises sur le sofa, calmes et priant Dieu, bien que leur visage trahît la souffrance de leur cœur. Notre position restait la même; les craquements du navire se faisaient entendre chaque fois qu'il touchait les rochers, et ces violentes secousses nous obligeaient à chercher un appui pour ne pas tomber à la renverse. Monsieur Vernier n'était pas avec nous. Je priai le capitaine qui se tenait au haut de l'escalier de lui dire de venir nous rejoindre. Car, à cette heure solennelle, nous désirions nous trouver tous réunis pour prier, nous encourager mutuellement, et mourir ensemble. Notre cher frère Vernier fut bientôt avec nous; il était triste et silencieux. Il semblait prier constamment, et de profonds soupirs s'exhalaient de sa poitrine oppressée. Quelle en était donc la raison? C'était la même raison qui, lorsque nous étions à Liverpool, le remplissait de tristesse. Il avait laissé au Canada une femme bien-aimée, cinq enfants chéris, et des sœurs auxquelles il était tendrement attaché. En

France se trouvait sa vieille mère qui devait venir le trouver au Canada le printemps suivant. Et son cœur, déchiré par l'idée pénible de la séparation, s'élevait vers Dieu, vers ce Père des orphelins auquel il confiait les siens afin qu'Il en prit soin, et comblât le vide que le départ de ce chrétien allait créer dans ces âmes aimantes.

Nous étions tous réunis dans la cabine du capitaine Rose. Le neveu du capitaine, et un jeune homme qui nous servait d'interprète nous y rejoignirent. Là, prosternés devant Dieu, en la présence duquel nous devions bientôt comparaître, nous fîmes monter de ferventes prières vers le trône de la grâce. Fortifiés par cet épanchement de nos cœurs brisés, et sentant que notre bon Père céleste nous avait entendus et exaucés, nous nous sentîmes plus forts. Je vis cependant qu'il se livrait encore de rudes combats dans l'âme de notre bien-aimé frère Vernier. Prenant une lampe, et accompagné de monsieur van Buren, il alla s'agenouiller dans notre cabine pour invoquer encore le Seigneur. Je m'unis à eux, et notre cher frère épancha sa douleur dans le sein de notre Sauveur. Il pria pour sa femme, ses enfants et ses parents; et à mesure qu'il les recommandait à Dieu avec cette ferveur qu'inspire le véritable amour, son front devenait

serein, et sa figure souriante. Quand il eut fini de prier, il se sentit heureux d'aller rejoindre Celui qui était mort pour lui, et au service duquel il avait consacré sa vie.

Des cris terribles retentirent alors de tous côtés. Nous vîmes se jeter dans le salon une troupe de gens, criant pleurant et se lamentant. C'étaient les passagers d'entrepont qui, voyant que tout était fini pour eux ici-bas, avaient enfoncé la porte de communication avec les cabines, et venaient auprès de nous implorer du secours. Pauvres gens! ils étaient tellement affolés par l'approche de la mort, qu'ils ne savaient que faire. Les femmes, les jeunes filles à demi-vêtues, les yeux hagards, les cheveux épars, suppliaient les hommes de leur donner le secours que ceux-ci ne pouvaient leur accorder. Eux-mêmes, dominés par la frayeur, unissaient leurs cris à ceux des femmes dont ils imitaient les transports frénétiques.

Pendant que nous étions retournés à la cabine de monsieur Rose, monsieur Cornu, qui avait très froid, s'était refugié dans un lit. Nous prîmes chacun un siège, et en nous regardant les uns les autres, nous fondîmes en larmes, nous disant adieu pour toujours sur cette terre, et nous donnant rendez-vous dans la patrie céleste, aux pieds du trône de Jésus.

Quand je pense encore à ce triste moment, mon cœur se serre. Car il me rappelle que quelques instants plus tard, ces amis chéris n'étaient plus que de froids cadavres, jetés sur le rivage par les dernières rafales de la tempête.

CHAPITRE VI.

LA CATASTROPHE.

Pendant que nous nous encouragions ainsi mutuellement, et que de ferventes prières montaient de nos cœurs vers le Seigneur, un étrange tumulte régnait dans le salon. D'où venait-il? Pourquoi un tel contraste? Pourquoi étions-nous plus calmes à cette heure solennelle que la multitude affolée dont nous entendions les cris déchirants? Etions-nous moins exposés qu'eux au danger? Avions-nous une plus ferme espérance d'échapper à la mort? Pas le moins du monde. D'où venait donc la raison de cette conduite si différente de la leur? Tout enfant de Dieu, tout chrétien, le comprendra facilement. Dans notre cabine, il y avait des hommes, mortels comme les autres il est vrai, mais dont les cœurs étaient à Dieu. Ils croyaient au Seigneur Jésus-Christ dont le sang avait été versé pour eux, et leur espérance était inébranlable. Ils savaient qu'au-delà de cette vie, après les souffrances

et les angoisses, une vie glorieuse les attendait; ils s'en allaient vers le Père céleste.

Mais les passagers du salon n'avaient-ils point cette même espérance? Le Seigneur seul le sait. Toutefois nous connaissons l'arbre à son fruit; et, voyant ceux-là, devant la mort qui les attendait au fond des abîmes de l'océan, se sentir remplis de terreur et perdus à jamais, il est permis de dire qu'ils voulaient chasser, par leurs gémissements, et je pourrais presque dire, par leurs hurlements de douleur, le spectre hideux du "roi des épouvantements" qui les enserrait déjà dans son étreinte glaciale. S'ils avaient mis leur confiance en Jésus-Christ, ils auraient accepté la mort comme étant le passage de la souffrance à la joie et à la paix dans le sein de Dieu.

Je me suis encore éloigné de mon récit; mais la position terrible dans laquelle nous nous trouvions ne justifie-t-elle pas ces quelques réflexions sur les devoirs de l'homme envers son Créateur? Ceux-là seuls qui ont vu, comme moi, la mort de si près, me comprendront.

Nous étions toujours dans la cabine lorsque monsieur van Buren nous fit remarquer que l'eau y entrait rapidement. Le navire était fortement incliné sur le côté et l'eau pénétrait à l'intérieur par les interstices du plancher; ce qui nous fit croire que nous coulions à

"Au même instant une lame énorme ouvrit le flanc du vaisseau."

fond. Des clameurs étouffées partaient de l'entrepont au-dessous de nous, et nous avertissaient du danger qui nous menaçait. Au même instant une lame énorme ouvrit le flanc du vaisseau, et les vagues entrèrent avec impétuosité. Nous montâmes sur les malles qui se trouvaient là, afin de prolonger encore notre existence de quelques instants. Un terrible craquement se fit entendre de suite, l'eau monta et nous couvrit bientôt; le naufrage s'était accompli.

Plongé dans de profondes ténèbres, enseveli sous l'eau, je ne pouvais respirer, et je fus persuadé que c'en était fait de nous tous. O bonheur! l'eau baissa de quelques pouces et je respirai avec délices. J'appelai messieurs van Buren et Vernier: point de réponse. De faibles gémissements se faisaient entendre autour de moi. Je reconnus à mes pieds, la voix des deux enfants de monsieur Kempf qui disaient; "Papa, pa... pa,... nous ... allons ... vers Jésus! ..." Pauvres enfants! Je ne pouvais leur porter aucun secours, étant moi-même comme prisonnier: je me sentais le bras fortement serré sans pouvoir en expliquer la cause. Tout ce que je me rappelle, c'est que lorsque l'eau entra dans le vaisseau, je cherchai naturellement à m'élancer au-dessus des flots, et passai ma main sur la porte. Mon autre bras

se trouva pris dans une de ces ouvertures pratiquées dans les cloisons des cabines pour y faire pénétrer la lumière du salon. Plus tard je découvris que la chûte du mât de poupe avait couvert le pont de débris, et c'était là ce qui me retenait prisonnier. Au bout de quelques secondes, l'eau monta de nouveau et me couvrit une seconde fois. Ayant pu respirer dans l'intervalle, je restai sous l'eau sans me sentir suffoquer. J'avais déjà avalé une quantité considérable d'eau quand je réussis à mettre la tête au-dessus des vagues et éviter une prompte mort. Environ quinze minutes se passèrent ainsi. Tout était silencieux autour de moi. C'était le silence de la mort. Ceux qui avaient échappé à l'élément déchaîné se trouvaient sur le pont ; les autres étaient dans l'éternité. Je serais resté dans cette situation jusqu'à ce que quelqu'un me portât secours, si une vague ne fût venue imprimer une violente secousse au bâtiment, et me déliver de ma position périlleuse. Je fus précipité dans la cabine du capitaine Mason. Mais grâce à Dieu et à quelques efforts surhumains, je parvins à me placer sur un objet solide et assez élevé pour me permettre de respirer librement.

Je ne saurais dire combien de temps je restai là. J'étais d'une faiblesse extrême, et mes

idées devenaient confuses. J'allais peut-être succomber en ce moment, et déjà, je priais, pour la dernière fois, le Dieu Tout-Puissant de me recevoir dans son beau ciel, quand j'aperçus, en regardant devant moi, une faible lueur. Je me rappelai aussitôt qu'elle venait de la fenêtre du pont, et je pensai que c'était un moyen que le Seigneur me donnait pour sortir du tombeau où j'étais enseveli vivant.

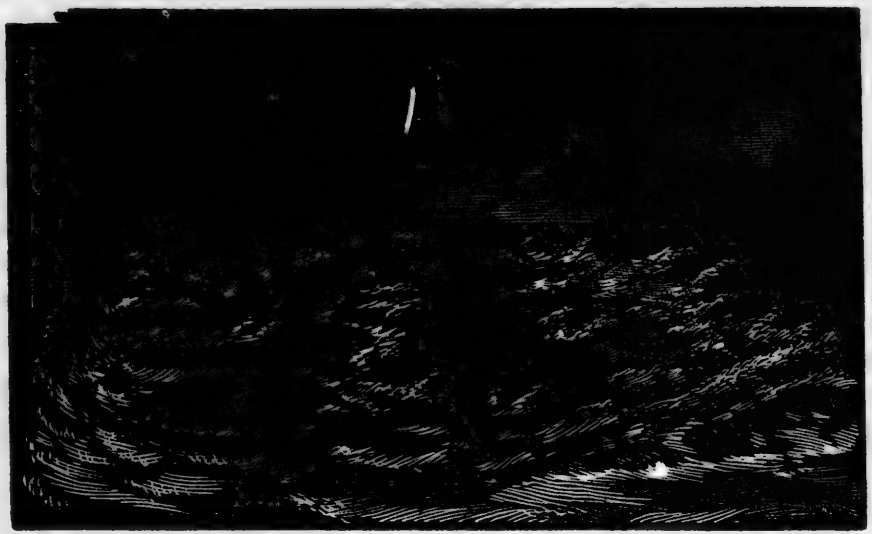
Je me traînai jusqu'au-dessous de la fenêtre, posant la main tantôt sur un cadavre glacé, tantôt sur les débris qui remplissaient le salon et ne laissaient que peu d'espace entre moi et le plafond. Au moyen d'un tonneau, je montai sur le pont; là, le spectacle quoique différent, n'en était pas moins horrible. La nuit était toujours très noire; le vent soufflait avec force, et les vagues écumantes balayaient constamment les débris du bâtiment. Malgré l'obscurité profonde, je pus voir assez bien où nous étions. A peu de distance de l'endroit où se trouvaient réunis ceux qui avaient échappé au naufrage, je voyais l'extrémité de la proue du vaisseau plongée dans la mer; la partie sur laquelle nous étions, large d'environ quinze pieds, était à peu près recouverte d'eau et très inclinée. Serrés les uns contre les autres pour se réchauffer et se protéger contre les vagues

qui s'abattaient constamment sur eux, les naufragés remerciaient Dieu cependant de les avoir épargnés.

Le temps était froid et humide. Presque gelé et mouillé jusqu'aux os, affaibli par la souffrance, je cherchai à me placer au milieu du groupe, mais ne pus y parvenir. Je cherchai aussi monsieur Vernier et mes autres compagnons de voyage, mais sans succès. Je les crus tous morts. Malgré les morsures du froid, j'étais encore moins à plaindre que beaucoup d'autres, ayant eu le soin de me vêtir chaudement. Quelques jeunes femmes, à demi-nues, tremblaient à mes côtés. Je pris mon paletot et leur en fis une espèce d'abri afin de les protéger, sinon contre le froid, du moins contre la fureur des flots. Le froid devenait si intense que j'en vis plusieurs tomber dans un fatal engourdissement, se coucher sur le pont et bientôt mourir à nos pieds. Pendant cette nuit affreuse, sept de nos compagnons périrent ainsi. Nos cœurs se brisaient; mais que pouvions-nous faire pour eux? Nous avions beau les frictionner vigoureusement, rien n'y faisait pour les faire sortir de leur torpeur, sinistre avant-coureur de la mort. De temps à autre, nous jetions de grands cris dans l'espoir de nous faire entendre des habitants de l'île. Pour toute réponse, nous n'en-

tendions que les sifflements du vent et les sourds grondements de l'océan en furie dont les vagues déferlaient avec violence. Aucun moyen de gagner le rivage, et force nous fut de passer ainsi la nuit.

O! qu'elles furent longues ces tristes heures! Que de sombres pensées remplirent alors nos âmes! Flottant entre la crainte et l'espérance, nous ne pouvions que prier Celui qui nous avait arrachés à la mort. Nous ne savions même pas si le sort de nos infortunés compagnons ne nous était pas réservé. Notre existence tenait à si peu de chose: à quelques planches mal jointes qu'un coup de mer pouvait briser en nous engloutissant au fond de l'abîme.



Le Naufrage de l'*Annie Jane*.

l
à
é
p
n
q
là
l'
qu
L
al
de
de
in
ne
I
co
mu
av
alc
mo

CHAPITRE VII.

APRÈS LE NAUFRAGE.

Vers trois heures du matin (29 septembre), le vent diminua de violence; le ciel commença à s'éclaircir, et nous distinguâmes quelques étoiles au firmament; les vagues s'apaisèrent, peu à peu, et nous sentîmes l'espérance renaître dans nos cœurs. Enfin le jour parut; que le crépuscule nous parut beau ce matin-là! Comme nous étions heureux de saluer l'aurore naissante, précurseur d'une lumière que nous pensions ne devoir plus contempler! Les objets qui nous entouraient devinrent alors visibles. Ce que nous avions pris pour des rochers en avant du navire, n'étaient que des bancs de sable, couverts d'épaves, tristes indices de notre infortune. Sur le rivage nous ne voyions aucun être humain.

Bientôt le soleil se leva à l'horizon, radieux comme en un jour de fête, et ses rayons communiquèrent à nos corps la chaleur dont ils avaient tant besoin. Notre groupe se dispersa alors dans différentes directions, et j'aperçus monsieur van Buren. Transporté de joie, je

me jetai à son cou, et nous nous embrassâmes avec larmes. "Où est monsieur Vernier?" fut de suite notre question mutuelle. Notre réponse, à tous deux, fut négative. Nous ne l'avions point vu. Monsieur van Buren me raconta alors la manière dont le Seigneur l'avait lui aussi, arraché à la mort. "Lorsque l'eau entra dans le vaisseau, me dit-il, je fus jeté hors de la cabine sur la table du salon. Comme il n'y avait que peu d'espace entre le plafond et cette table et que je ne pouvais me tenir debout, je cherchai de mes mains à droite et à gauche et je trouvai la fenêtre du pont. J'en brisai les barreaux avec l'aide de quelques personnes; je montai le premier sur le pont et je fis monter les autres après moi. Comme vous, j'y passai toute la nuit."

Après que je lui eus raconté aussi de quelle manière j'avais été délivré, nous vîmes le capitaine Mason et plusieurs autres personnes sortir des cabines. Ni monsieur Vernier ni nos autres amis n'étaient visibles, et le capitaine n'en savait guère plus que nous à ce sujet. Tout à coup, nous aperçûmes quelques hommes sur le rivage. Un cri de joie partit du vaisseau, et nous leur fîmes signe de venir à notre secours. Ils semblèrent ne pas nous comprendre. Nous constatâmes alors qu'une assez grande dis-

tance nous séparait d'eux, et nous vîmes que la mer baissait. A l'aide d'une perche, un matelot trouva qu'il n'y avait que cinq pieds d'eau autour du vaisseau. Un autre se glissant le long du mât de poupe dont une cxtrémité reposait sur le pont et dont l'autre était tombée du côté de la terre ferme, y attacha une forte corde. Un des bouts de cette corde fut solidement attaché sur le rivage: nous étions sauvés.

Je descendis avec monsieur van Buren pour voir si quelqu'un des nôtres ne se trouvait pas dans les cabines. En entrant dans notre cabine, nous y vîmes monsieur Cornu occupé à changer d'habits. Nous le croyions mort, l'ayant laissé couché dans un lit. Se trouvant dans l'alcôve supérieure, il avait pu échapper à la mort. Si nous étions restés dans cette cabine, pas un de nous n'eût péri. Mais les voies de Dieu ne sont pas nos voies et ses pensées ne sont pas nos pensées. Nos amis Kempf avaient quitté ce monde pour une vie meilleure. Monsieur Vernier, lui aussi, était allé rejoindre son Sauveur, celui au service duquel il avait consacré sa vie.

Nos effets étaient presque tous secs. Le capitaine fit porter à terre les siens et les nôtres. Je voulais fermer ma malle à clef—petit détail dont on verra la raison tout à

l'heure—mais la douleur que j'éprouvais au bras gauche m'en empêcha. Nous partîmes alors pour aller nous réchauffer aux maisons voisines, ayant confié nos effets au jeune monsieur Taylor, notre maître d'hôtel et aussi notre interprète. Monsieur Cornu resta avec les matelots pour leur aider à trouver les cadavres et surtout ceux de nos amis. Dès que nous fûmes sur le rivage, un sentiment de joie et de reconnaissance inexprimable envers Dieu remplit nos cœurs. Il est difficile de se représenter ce que nous éprouvions, après avoir échappé à un si grand danger. Jamais je n'oublierai l'impression de ce moment.

La maison vers laquelle nous nous dirigions était située à un mille du rivage et cachée par une montagne. Un bon feu avait été fait, et nous nous en approchâmes avec joie. Quelques instants plus tard, nous sentions avec délices une douce chaleur parcourir nos membres engourdis par le froid, et bientôt nous nous reposâmes de nos fatigues. Vers midi, nous retournâmes au vaisseau ; la marée haute toutefois nous empêcha d'y monter.

CHAPITE VIII.

SCÈNES DE DEUIL.

Cherchant alors les cadavres de nos amis parmi les nombreuses victimes du naufrage, nous ne vîmes d'abord que ceux des deux enfants de monsieur Kempf. Le soir, le capitaine Mason, le capitaine en second, quelques autres passagers, et moi, nous eûmes une excellente chambre dans la maison où l'on nous avait déjà reçus. Les passagers d'entrepont logeaient près de cette maison. Le capitaine prit soin de nous comme s'il se fût agi de lui-même. Il était très affligé de notre infortune, et surtout de la mort de monsieur Vernier auquel il était très attaché.

Le lendemain, qui était un vendredi, le capitaine nous fit savoir qu'il avait trouvé de bonne heure le matin, le cadavre de monsieur Vernier. Il avait rapporté sa montre, présent des amis du défunt. Après déjeuner, nous nous rendîmes sur le rivage, pour voir les restes mortels de notre frère. Il portait le

même habillement qu'il avait le jour du naufrage, sauf l'habit qui était déchiré. Il n'y avait aucune blessure ou meurtrissure sur le corps, qui était d'une couleur rouge et très enflé. Je le fis transporter dans l'intérieur de l'île, et, sur l'ordre du capitaine, les charpentiers firent un cerceuil dans lequel fut déposée la dépouille mortelle.

Je me rendis au vaisseau avec monsieur Cornu pour en rapporter nos effets. En soulevant ma valise, je la trouvai fort légère, et en l'ouvrant je vis que l'on avait volé tous mes effets. Fâcheux contretemps! Impossible de changer de vêtements; et on en avait fait autant à monsieur Cornu. Le capitaine fit faire des recherches qui furent à peu près infructueuses. Le reste de la journée se passa à la maison. Je m'occupai à écrire à quelques amis les détails de notre désastre; car le courrier devait venir le même soir. Le pasteur de l'île de Barra, monsieur Beatson, vint nous rendre visite et nous promit de revenir le lendemain pour les funérailles de monsieur Vernier. On avait aussi trouvé les cadavres de nos autres frères y compris monsieur et madame Rose. Ils furent placés deux par deux dans des cerceuils et inhumés dans une fosse commune sur le rivage. Nos cœurs étaient tristes à la vue de ces infortunés que nous

déposions dans la tombe en attendant le jour glorieux de la résurrection.

Le samedi premier octobre 1849, monsieur Beatson arriva à notre maison, selon sa promesse, et à quatre heures de l'après-midi, nous accompagnions le corps de monsieur Vernier à sa dernière demeure terrestre. Plus de soixante personnes assistaient au service. Le pasteur fit une allocution des plus touchantes, en parlant de cette terrible catastrophe il arracha des larmes à plus d'un auditeur.

Aucun incident digne d'être mentionné ne nous arriva pendant les quinze jours que nous passâmes sur l'île de Vatersay. Monsieur Beatson nous invita à aller chez lui afin de nous distraire et nous reposer un peu. Souvent nous pensions à nos malheureux compagnons de voyage qui avaient été si brusquement enlevés par la mort, et nous aurions été heureux de les voir encore avec nous. Ces épreuves par lesquelles le Seigneur avait bien voulu nous faire passer, avaient affaibli notre santé. Pendant les huit premières nuits de notre séjour dans l'île, nous ne pûmes fermer l'œil. Nous étions tourmentés par d'affreux cauchemars qui nous rappelaient les scènes du naufrage, et nous ôtaient tout repos. Monsieur Van Buren surtout était très faible;

sa santé n'avait jamais été très bonne, et les souffrances qu'il avait éprouvées sur mer avaient épuisé ses forces. J'étais moi-même en proie à de violents maux de tête et d'estomac.

Déjà deux convois chargés des passagers de l'*Annie Jane*, étaient partis pour Glasgow. Ils devaient d'abord aller à Tobermory, petite ville située à trente milles de Vatersay et de là s'embarquer sur un steamer pour Glasgow.

CHAPITRE IX.

DÉPART POUR GLASGOW

Notre tour arriva bientôt. Nous n'étions plus que trente-deux naufragés sur l'île, y compris le capitaine, le médecin, le cuisinier, qui restèrent après nous pour prendre soin des effets. La goélette qui devait nous transporter à Tobermory était à la veille de mettre à la voile, et nous dîmes adieu au capitaine et à nos hôtes. La traversée devait être courte, mais faute de vent, nous ne fîmes que huit milles le premier jour. La nuit venue, nous nous couchâmes sur nos valises, la goélette n'étant destinée qu'au transport des marchandises n'avait pas de cabines. Le lendemain, nous avions une brise favorable, et nous étions à peu de distance de Tobermory lorsqu'une subite rafale de vent déchira les voiles qui étaient vieilles. Voyant qu'il était impossible de lutter contre le vent et les vagues, le capitaine se décida à se diriger vers une baie de l'île de Cana, lieu très sûr, disait-il, et

qu'il connaissait fort bien, afin d'y passer la nuit. La nuit nous surprit avant que nous pûmes mettre ce dessein à exécution. Nous étions au milieu des écueils; d'épaisses ténèbres nous entouraient et la pluie tombait par torrents. Toutefois, grâce au sang-froid du capitaine et à l'adresse des malelots, nous pûmes braver le danger. Il était très difficile de diriger le bateau, et parfois, nous étions tellement près des rochers que nous pouvions les toucher de la main. Je crus un moment à un nouveau naufrage. Plusieurs des matelots de notre vaisseau naufragé me dirent plus tard qu'ils avaient eu plus peur que sur l'*Annie Jane*. Enfin, grâce à Dieu, nous sortîmes de cette impasse pour nous diriger vers l'île de North Uist. Le temps devenant plus favorable, nous mîmes le cap sur l'île de Skye. Le lendemain matin, nous jetâmes l'ancre; nous nous sentîmes enfin en sûreté, et nous allâmes nous reposer. Vaine tentative! la faim, la fatigue, l'irritation de nos nerfs rendirent tout sommeil impossible. Le jour suivant, le capitaine et quelques autres personnes prirent la chaloupe et se rendirent à terre; nous étions dans la baie de Bracadale. Ils ne revinrent que vers quatre heures de l'après-midi. Nous n'avions rien mangé depuis le départ; pensant faire le voyage en quelques

heures, nous n'avions point emporté de vivres avec nous. Vers le soir, un bon repas nous fut servi dans les maisons qui avoisinaient le rivage. Le pasteur de l'endroit, entre autres, vint nous voir et pourvut libéralement à nos besoins. On nous donna des charrettes pour porter nos effets et aussi les passagers malades ou blessés jusqu'à Portree, dont nous étions éloignés de 24 milles. Sous la conduite d'un guide, nous partîmes à quatre heures de l'après-midi, sans nous occuper de la fatigue qui nous accablait. Il nous fallait marcher à travers les champs, les vallées, les marais et escalader les montagnes. La pluie nous surprit en chemin, et eut bientôt pénétré à travers nos habits. Nous hâtâmes notre course au milieu de la plus profonde obscurité. De jolis bosquets d'arbres, de belles maisons de campagne annonçaient les approches d'une ville. A minuit nous étions à l'hotel, harassés de fatigue, et heureux de goûter un paisible sommeil, après avoir remercié le Seigneur de sa merveilleuse protection. Le lendemain, qui était un dimanche, nous reçûmes plusieurs visites, et nous fûmes l'objet de mille délicates attentions, et de nombreuses questions nous furent faites sur les circonstances relatives à notre naufrage. Déjà plusieurs rumeurs défavorables couraient sur le compte

du capitaine Mason. Quelques personnes le disaient responsable de notre malheur. Mais nous le savions innocent, et nous nous fîmes un devoir de l'exonérer de tout blâme, et d'imposer silence aux calomniateurs.

CHAPITRE X.

MONSIEUR NECKER DE SAUSSURE.

Il y avait alors dans la ville de Portree un respectable vieillard, originaire de Genève. Fatigué des bruits du monde, et jouissant d'ailleurs d'une grande fortune, il était venu passer paisiblement le reste de ses jours dans une magnifique résidence de Portree, dans laquelle il vivait depuis quatorze ans. C'était monsieur Necker de Saussure, bien connu par ses travaux sur la géologie de Vaud. Ayant entendu parler de notre naufrage, et sachant qu'il y avait de ses compatriotes parmi les victimes de la catastrophe, il se rendit le lundi soir à notre hôtel, et nous témoigna tout le plaisir qu'il avait de nous voir. Il nous fit entrer au salon et nous fit servir un excellent diner, pendant lequel nous causâmes de l'accident qui nous avait amenés dans la ville, et de la patrie absente. Touché par nos malheurs, notre nouvel ami prit un vif intérêt à nous, et nous offrit ses services. Le jeune homme que monsieur Cornu amenait avec lui était avec nous. Il était réduit à la mendicité,

et nous profitâmes de la générosité de monsieur Necker pour le prier de s'intéresser à ce malheureux. Mais ce noble vieillard insistait pour que nous lui disions aussi ce dont nous avions besoin: "Venez, dit-il à monsieur van Buren qui était le plus âgé d'entre nous, et je vais vous ouvrir un petit compte à ma banque."

Au bout de quelques instants, monsieur van Buren, pâle et les yeux remplis de larmes, rèntrait au salon: "Chers amis, s'écria-t-il, que le Seigneur est bon! Combien nous devons être reconnaissants de sa bonté. Nous nous sommes confiés en Lui. Voyez s'il nous a trompés!" Et, en disant cela, il posa sur la table sa bourse remplie de pièces d'or. Nous ne pouvions revenir de l'étonnement que nous causait la munificence de monsieur Necker. Nous qui, un instant auparavant, n'avions pas un sou, nous étions maintenant les possesseurs de deux cent cinquante dollars.

Monsieur Necker arriva bientôt lui-même, mais ne nous permit pas de le remercier. "Cela n'en vaut pas la peine, dit-il; si cette petite somme n'est pas suffisante pour vos premiers besoins, dites-le. De plus vous ne partagerez pas la nourriture et les chambres des autres passagers. Demandez tout ce que vous désirez, et je me charge de la dépense.

Et en allant à Glasgow, prenez les cabines de première classe; je verrai à tout."

Il tint en effet sa parole. Le maître d'hôtel auquel nous avions été recommandés par monsieur Necker, fut très poli envers nous et prévint tous nos désirs.

Ce fut avec joie que nous épanchâmes nos cœurs devant Dieu. Nous avions pu dire avec Job: "L'Eternel l'avait donné; l'Eternel l'a ôté. Que le nom de l'Eternel soit béni!" Alors nous nous trouvions dans l'abondance. C'était aussi une coïncidence remarquable qui nous avait fait rencontrer un homme aussi généreux et aussi dévoué à ses compatriotes.

Pendant les trois jours que nous passâmes à Portree, nous pûmes visiter à loisir cette belle petite ville. Elle est bâtie dans une situation des plus pittoresques, au fond d'un petit golfe, et entourée de deux collines surmontées de magnifiques terrasses, et bordées de bosquets charmants. Portree est parsemée de splendides villas, et de sites aussi magnifiques que variés. Les habitants de la ville sont hospitaliers, sympathiques et polis. C'est là, dans cette petite ville obscure, que l'on retrouve encore plusieurs de ces vieux Ecossais au cœur chaud, et aux manières courtoises, et dont la politesse est proverbiale. Mais je reviens à mon récit.

CHAPITRE XI.

RENCONTRE DE MONSIEUR JAMES COURT.

Trois jours après notre arrivée à Portree, le maître d'hôtel vint nous dire un bon matin que le steamer était arrivé et allait bientôt repartir. Notre bagage fut donc porté sur le quai, et après le déjeuner, nous nous rendîmes sur le vaisseau. Nous étions un peu dans l'embarras, ne pouvant parler l'anglais, mais nous avions jusqu'alors trouvé des amis partout, et nous avions confiance en notre étoile, en dépit de nos revers. Il y avait à bord un monsieur dont nous avions fait la connaissance la veille, le docteur Hill. Il savait assez bien le français, et ayant été mis au courant de notre embarras, il fit aussitôt porter nos effets sur le pont, et nous fit descendre au salon avec lui. Pendant la traversée, nous fîmes la connaissance de plusieurs personnes très aimables et qui se montrèrent très empressées à nous assister.

Nous voguions en contemplant un magnifique panorama, pendant les deux jours que dura le voyage. Des îles couvertes d'épaisses

forêts, et de beaux châteaux, s'offraient partout à notre vue, tandis que d'énormes masses de rochers à l'aspect sauvage nous rappelaient mes chers montagnes de la Suisse dont on a dit souvent: "Dans ce pays battent des cœurs d'hommes libres, libres comme les rochers de nos montagnes qu'aucun homme ne peut ébranler."

Nous arrivons enfin à Glasgow, et chacun se prépare à s'en aller chez soi. Mais nous, qu'allions-nous faire? Où irions-nous? Nous n'en savions rien. Un des officiers de l'*Annie Jane* alla aux informations pour nous. Nous attendons; personne ne vient. Enfin nous voyons revenir le brave docteur Hill, qui nous dit que nous devons aller chez un ami de nos missions françaises, monsieur Young, et que celui-ci doit télégraphier à monsieur James Court—(un des pionniers de l'évangélisation française au Canada. J. A. D.)—de Montréal, qui est à Edimbourg depuis quelques jours. Monsieur van Buren va avec le docteur; et revient nous dire que celui-ci voulait nous envoyer à un des meilleurs hôtels de Glasgow, ce qui était au-dessus de nos faibles ressources. Comme nous étions à délibérer ensemble, un jeune homme vint nous dire d'aller au *Regent hotel*, et que, grâce à des amis, tout était prêt pour nous recevoir. Nous y allons avec

joie, et, au bout de quelques minutes, nous voyons arriver monsieur Court. Après avoir répondu à ses questions touchant nos malheurs, il pria Dieu avec nous, et repartit pour Edimbourg, nous promettant de revenir le lendemain. Notre premier soin fut de nous pourvoir de vêtements et de chaussures convenables, afin de pouvoir nous présenter devant nos amis d'une manière convenable. Monsieur Court revint le samedi, et le dimanche, nous eûmes le bonheur de communier ensemble dans l'église écossaise du Dr. Arnott. Après que nous eûmes visité quelques amis, monsieur Court s'informa de nos projets d'avenir. Que voulions-nous faire? Aller au Canada ou retourner dans notre patrie? La réponse n'était pas des plus faciles.

Le médecin, sous les soins duquel monsieur van Buren s'était mis à Glasgow, déclara que notre frère ne pouvait entreprendre de traverser l'océan. Il lui fallait retourner chez lui pour refaire sa santé ébranlée par tant de souffrances. Monsieur Cornu résolut d'aller au Canada. Quant à moi, je désirais y aller aussi, mais j'hésitais. Lors de mon départ on m'avait dit de ne pas entreprendre ce voyage sans connaître la volonté de Dieu. Si sa volonté était que je restasse dans ma patrie, il saurait bien m'y ramener. Il était donc natu-

rel pour moi de faire ce raisonnement : "Voilà deux fois que je suis parti de Liverpool et j'y reviens une troisième fois. N'est-ce pas un signe que je ne dois pas aller plus loin ?" D'un autre côté, je me disais : "Si le Seigneur m'a sauvé du naufrage, n'est-ce pas afin que je me consacre encore à lui avec plus de ferveur ?" Je dus remettre ma réponse à plus tard, ne pouvant encore débrouiller mes idées à ce sujet.

Le lendemain matin nous partons pour Liverpool, où nous arrivons en peu de temps. Monsieur Court retient une place sur le steamer *America* pour monsieur Cornu, et me dit qu'il attendait ma réponse jusqu'au lendemain, jour de la séparation. Le mardi, après le culte, monsieur Court me demanda ce que j'allais faire. J'avais prié Dieu de me diriger, et je répondis : "*J'irai au Canada.*" Il parut content, retint une autre place pour moi, et partit avec monsieur van Buren. Pendant le temps que nous étions à Liverpool, monsieur Cornu et moi, nous visitâmes quelques connaissances, entre autres, la femme du capitaine Masson chez qui nous logeâmes une partie du temps.

Nous fîmes les emplettes nécessaires, et le 29 octobre 1853, juste un mois après le naufrage de l'*Annie Jane*, nous partions sur l'*America*.

Comme rien de remarquable ne nous arriva pendant la traversée, je ne parlerai pas de ce voyage. Sauf les vents contraires, et une couple de tempêtes,—choses auxquelles nous devenions habitués,—le voyage fut heureux et rapide. Je souffrais beaucoup de la tête et de l'estomac; la bonne nourriture et les tendres soins de mes amis me soulagèrent beaucoup. Nous eûmes le plaisir de faire la connaissance de messieurs les pasteurs Kirk, de Boston, et Irvine, de Toronto. Ils se montrèrent charmants compagnons, et ils nous furent très utiles lorsque nous foulâmes le sol américain, après quatorze jours de navigation. Nos cœurs battaient, à la vue de cette terre, but de notre voyage, et combien nous aurions été heureux de pouvoir ramener avec nous monsieur Vernier! Nous aurions au moins voulu rendre sa dépouille mortelle à sa famille éplorée. Mais il n'était plus; il sommeillait sur une terre lointaine. Seule l'espérance de le revoir un jour dans une patrie meilleure, restait à sa famille et à ses amis.

EPILOGUE.

Nous quittâmes Boston, lundi le 14 novembre 1853, et le 15 au matin, nous étions à Montréal. Après les visites de rigueur, un ami nous conduisit aux écoles de la Pointe-aux-Trembles, près Montréal, où nous fûmes reçus avec la plus grande cordialité par nos frères qui, tout en se réjouissant de notre arrivée, ne pouvaient s'empêcher de pleurer la mort de monsieur Vernier. En quittant Liverpool pour la première fois, nous étions huit amis ensemble, et deux seulement étaient parvenus à leur destination.

Ce récit que j'ai écrit pour moi et pour quelques personnes qui désiraient connaître les détails de notre voyage, n'est pas fait dans un style recherché. Ce n'est qu'une simple relation des tristes épreuves par lesquelles il a plu au Seigneur de nous faire passer.

Qu'il soit le consolateur de ceux qu'il a ainsi éprouvés! Qu'il nous donne de l'aimer davantage, et d'avoir plus de confiance en lui, qui nous a gardés de la mort au milieu des eaux

profondes de l'océan, alors que de tous côtés, on se disait un éternel adieu. C'est là le vœu ardent de celui qui a écrit ces lignes. "Mon âme, bénis l'Eternel et n'oublie pas un de ses bienfaits."

MARC AMI,
Instituteur.

BELLE-RIVIÈRE, Bas-Canada,
ce 2 mai 1856.

APPENDICE.

DOCUMENTS.

Le *Manchester Guardian* (Angleterre) du 12 octobre 1853, nous donne une longue et déchirante description du naufrage de l'*Annie Jane*. Nous reproduisons :*

Nous remplissons une tâche pénible, en annonçant à nos lecteurs un des naufrages les plus déplorables qui aient jamais eu lieu sur les côtes d'Ecosse, et qui a coûté la vie à plus de quatre cents créatures humaines. L'*Annie Jane*, capitaine W. Mason, bâtiment de 1294 tonneaux, et se rendant à Québec, avait mis à la voile le 9 septembre dernier, ayant un grand nombre de passagers et une cargaison composée en grande partie de fer, destiné à la construction d'un chemin de fer dans le Canada. La liste nominative des places de passages s'élevait à plus de quatre cents, sans compter un nombre considérable d'enfants. L'équipage comptait quarante-cinq hommes, y compris le capitaine et les officiers.

La majorité des passagers de cabines étaient des Canadiens-français.† Après quelques jours d'une navigation

* Dans cet article il y a quelques erreurs de chiffres, comme cela arrive souvent dans les rapports des journaux mal informés. Les chiffres que je donne sont corrects d'après les listes.—M. A.

† Non pas Canadiens-français, mais *Suisses*.—M. A.

favorable, le bâtiment fut assailli par la tempête. Le navire était mal chargé, la cargaison extrêmement lourde; et le roulis du vaisseau devint effrayant. Le ravage fut tel que le capitaine se décida enfin à retourner à Liverpool. Mais l'*Annie Jane* ne put atteindre le port. Poussé par la tempête, le bâtiment vint se briser sur les côtes d'une des Hébrides et deux cents personnes seulement échappèrent à la mort.

LETTRE DE MONSIEUR JEAN CORNU.

.... A minuit, on entendit de nouveau sur le pont la voix du capitaine et le bruit des matelots. Notre frère Vernier comprit aussitôt que le danger était loin d'être passé. A peine nous eût-il fait lever, que nous ressentîmes des secousses plus fortes qu'auparavant. Notre vaisseau était encore arrêté et échoué sur des écueils, au fond d'une petite baie en face de l'île de Watersay-Barra. Chacun attendait dans le silence le sort que le Tout-Puissant lui réservait. J'étais continuellement en prière. Je montai sur le pont; la mer couvrait le bâtiment par intervalle, il fallait se cramponner fortement pour ne pas être entraîné. Des matelots qui étaient à mes côtés, criaient de désespoir. Je leur dis de se confier en Dieu. Nous étions à cent pas de la terre, et tel était notre malheur que pas un moyen de sauvetage ne put être employé. Les chaloupes restèrent immobiles, jusqu'à ce que, détachées par les eaux, elles furent jetées en débris sur le rivage. Pas de feu et aucun moyen de nous faire remarquer. Ne pouvant plus y tenir, je descendis dans les cabines. Aussitôt des craquements se firent entendre et des cris de détresse nous arrivèrent de l'entrepont. Plusieurs passagers se réfugièrent dans nos cabines. Ils étaient dans le plus triste état. Mes amis se réfugièrent

dans la cabine d'un vieux marin de cinquante-trois ans de service. Les craquements recommencèrent; ce furent les derniers. Je m'aperçus que notre vaisseau se brisait, puis je sentis qu'il s'enfonçait dans l'abîme. Mon lit s'écroula; partout autour de moi des cris d'angoisse: j'étais dans une obscurité complète. J'attendis la mort en toute confiance. Je pardonnai à tous ceux qui avaient pu m'offenser: je recommandai mes parents à la garde bienveillante de Dieu et lui remis mon âme. Mais alors il m'accorda une délivrance que je n'espérais pas.

Au moment ou je croyais les parois prêtes à se briser, Dieu me donna la pensée de faire un suprême effort pour me dégager de l'eau et des cadavres qui encombraient la cabine. Je m'échappai sur le pont par une fenêtre. J'y trouvai beaucoup de gens. Je vis que le navire était rompu en trois parties. La partie où nous étions émergeait au-dessus des flots. Il était à peu près deux heures de la nuit. Environ trois cent cinquante créatures humaines avaient perdu la vie. Grâce au reflux, nous pûmes gagner la terre en nous glissant le long d'un mât. Ma première pensée fut de rendre grâce au Seigneur.

On entendait le jeune Kempf, âgé de douze ans, s'écrier au moment de périr: "Papa! papa! nous mourons! Nous allons vers le bon Dieu!"

LETTRE DE MONSIEUR L. VAN BUREN.

DORDRECHT, novembre 1853.

.... Vers deux heures et demie, monsieur Vernier nous pria de nous lever, disant que nous étions en grand danger. Je pris mon manteau et je montai sur le pont. Je fus convaincu que notre dernière heure était proche. Le bâtiment, poussé par un vent terrible, couvert d'eau,

entouré d'une nuit sombre, était près de se briser sur les rochers. Le capitaine faisait tout son possible pour retourner le navire et sauver les passagers. L'ordre fut donné de se diriger dans une baie de l'île Watersay, . . . bientôt après le bâtiment heurtait contre les écueils.

Terribles furent les cris de désespoir des passagers qui se trouvaient dans l'entrepont. Nous étions sur le pont, mouillés, transis de froid et grelottants, nous tenant forment à des cordes pour ne pas être jetés à la mer. Voyant que toute espérance de salut s'évanouissait, nous retournâmes dans notre cabine. Là je trouvai monsieur Kempf sa femme et ses deux enfants, assis sur le canapé avec la femme du capitaine Rose, noble et pieuse chrétienne. Aussitôt une forte secousse les lança tous du canapé au milieu de la chambre, et en même temps une lame d'eau remplit en partie la cabine. Messieurs Ami et Vernier étaient encore sur le pont, mais ils descendirent avec nous, ainsi que le capitaine Rose. Ce dernier prit sa femme par la main et nous invita à le suivre dans sa cabine afin de nous unir dans la prière. Monsieur Vernier tomba à genoux et demanda à Dien de nous donner le calme et l'assurance du salut, de nous pardonner tout le mal que nous avions fait durant notre vie, de nous donner l'esprit de soumission afin de pouvoir contempler Celui en qui nous croyons. Cette prière terminée, il me prit par la main et m'entraîna dans notre cabine où nous priâmes de nouveau pour sa femme et ses enfants. Ensuite nous retournâmes chez le capitaine Rose, chacun une chandelle à la main.

Pendant ce temps le bâtiment n'avait cessé de se briser sur les écueils et la paroi de la cabine se sépara, ce que je fis voir à monsieur Vernier.

La petite Kempf, âgée de dix ans, dit alors à son frère: "Dans peu de temps nous serons avec Jésus, . . . le bâtiment va enfoncer."

Au même instant le capitaine Mason entra et déclara devant Dieu qu'il était innocent de la mort de tout ce monde. A peine avait-il prononcé ces mots que le bâtiment se rompit en trois morceaux. La partie entre le premier et dernier mât coula à fond de suite. En même temps ce qui se trouvait sous nos pieds se brisa aussi, ce qui fit périr les passagers d'entrepont.

Dès que le bâtiment fut rompu l'eau entra avec force dans la cabine et renversa tout, éteignit les lumières et nous empêcha de respirer. Heureusement que l'eau se retira aussitôt et me permit de revoir pour la dernière fois ceux qui m'entouraient. La petite Kempf se trouvait entre moi et un coffre, sur lequel je la plaçai; mais une deuxième vague la renversa de nouveau et me poussa dans la salle à manger. Ami, qui se trouvait contre la paroi de la cabine du capitaine Mason, fut poussé à travers la paroi dans la cabine et par une troisième vague il se trouva dans la même chambre que moi. Alors, il n'y avait plus de cabine: tout était renversé; la chambre était remplie de toutes sortes d'objets et de cadavres sur lesquels on marchait. Après la troisième vague je me trouvai sur une table et sous les fenêtres, dont les carreaux étaient brisés; mais la boiserie était encore entière et ne permettait à personne de sortir. Je la brisai avec la main et aidai ceux qui étaient devant moi. Ensuite je sortis aussi. Je me tins au gouvernail et je vis plus de cent personnes sur ce petit morceau de pont, se tenant les uns aux autres. Il était alors un peu plus de trois heures; il n'y avait ni lune ni étoiles; la mer nous couvrait à chaque instant; le vent du nord nous gelait et fit périr plusieurs personnes sur le pont, de sorte que j'avais trois morts à mes pieds. C'est dans cet état que nous demeurâmes jusqu'à six heures. Alors les habitants de l'île vinrent à notre secours. Ils nous crièrent de jeter une corde. Un matelot s'avança sur un mât et lança une

corde aux habitants qui s'avançèrent dans l'eau pour la prendre. Nous nous glissâmes donc l'un après l'autre sur le mât, et de là, en nous tenant à la corde dans l'eau, nous pûmes arriver à terre.

Monsieur Vernier a été enterré à Watersay par le pasteur de l'île de Barra. Monsieur Kempf et son fils sont dans le même cercueil, et sa femme et sa fille dans un autre.

pour la
tre suc
s l'eau,

le pas-
ls sont
ans un

JEAN VERNIER.

(1822–1853.)

JEAN VERNIER.

L'année 1853 fut marquée d'un deuil profond pour la Société franco-canadienne. La tragique catastrophe de l'*Annie Jane*, venait de ruiner bien des espérances et de porter le découragement chez plus d'une famille.

Au nombre des victimes se trouvait Jean Vernier, missionnaire au Canada depuis dix ans. Cet homme remarquable avait rendu de grands services à la cause de l'éducation, sur la rive nord du Saint-Laurent et avait fait, du Collège de la Pointe-aux-Trembles, un foyer d'activité chrétienne. Sa vie s'épanchait large et féconde pour le succès de l'œuvre qu'il poursuivait. Sa mort fut une perte et le comité d'évangélisation ressentit vivement le coup.

Né le 4 novembre 1822 au milieu des montagnes si pittoresques du val de

Glay, Doubs, France, il eut une enfance tourmentée et inquiète. De bonne heure il manifesta un ardent désir de s'instruire et une forte disposition à l'étude. Tout en travaillant avec son père à la manufacture de papier de Meslière, paroisse de Glay, il s'efforçait d'enrichir son esprit par de fréquentes lectures. C'est à cette époque, et lorsque les vents contraires mettaient sa jeunesse à l'épreuve, qu'une femme l'entendit se lamenter amèrement, au pied d'un rocher, contre sa dure destinée.*

En 1839 nous le trouvons à l'Institut de Glay. Il travaille avec énergie, lutte contre tous les désavantages et reçoit l'approbation des professeurs. Cependant il est triste, rêveur et forme de vastes projets pour l'avenir. Pendant son séjour à Glay, son père tombe gravement malade: il le visite souvent, lui prodigue soins, tendresse, encourage-

---

* J. H. Grandpierre, *Quelques mois aux Etats-Unis; Notice sur Vernier.* Paris 1854.

ments et transforme la chambre du malade en un sanctuaire d'édification.*

L'année 1842 fut riche en expérience pour le jeune Vernier. Ayant accepté la direction de l'école de monsieur Gerber, à Troyes, il se livra à l'enseignement avec cœur et conscience. Aussi, son départ pour Genève, où il espérait compléter ses études théologiques, fut sincèrement regretté à Troyes. La vieille cité de Calvin offrait à cette époque, (1843) tout une pléiade d'hommes distingués par leur science et leur foi. Le jeune étudiant fut mis en contact avec ces âmes de combat, ces âmes qui résistent et il sentit son cœur s'élargir sous le souffle puissant de la conviction et de la vie chrétienne. Le zèle missionnaire se développa en lui et lorsque l'appel lui fut adressé, de passer au Canada, il s'enrôla joyeux sous la bannière de Celui qui a commandé de parcourir le monde l'Evangile à la main. Il arriva au

* Ouvrage cité.

Canada en juin 1844, accompagné de sa jeune et courageuse épouse. Nous trouvons dans le rapport de la Société franco-canadienne les lignes suivantes: "En juin dernier (1844) monsieur E. Tanner arriva au Canada, amenant avec lui monsieur le pasteur F. Doudiet et monsieur Jean Vernier, instituteur licencié de l'académie de Paris. Monsieur Vernier fut placé à Belle-Rivière, à la tête de la maison d'éducation, ouverte durant l'année.*

D'après le récit de madame Vernier, —aujourd'hui madame Vernon,—il n'y avait qu'un seul élève canadien-français lorsque son mari prit charge de l'école et la situation était des plus décourageante. Tout un courant de malveillances et de persécutions menaçait l'existence de l'Institut. Rome, selon sa vieille habitude, s'efforçait de paralyser l'élan du travail évangélique, en excitant les haines et les préjugés. Elle en-

* Rapport 1845.

veloppait le berceau du jeune protestantisme canadien-français, d'un prodigieux dédain. Cependant l'intrépide Vernier ne se laissa pas décourager. Il avait le bon côté. Et c'est par l'action constante, la prière et la foi, qu'il s'ouvrit hardiment un passage à travers l'opposition et triompha des obstacles. L'amour est plus vivace que la haine. L'école grandissait et les progrès des élèves furent rapides, chose qui inspira la confiance aux parents.

A l'Institut, Vernier remplissait les fonctions de directeur, d'instituteur, de pasteur et de père. Il agissait avec tendresse et impartialité. Sa noble compagne secondait joyeusement ses efforts, vaquant aux soins de la cuisine, de la lingerie et des malades.

Pendant les jours de congé et à certaines époques de l'année, monsieur Vernier laissait là son travail de pédagogue et parcourait les campagnes des environs, visitant les parents des élèves et leur prêchant l'Evangile. Son dévoue-

ment et sa fidélité le rendirent cher à la Société et pendant l'hiver de 1852 à '53 il fut solennellement consacré au saint ministère.

L'œuvre avait grandi. Le comité voulut élargir son rayon d'activité et il confia, à Jean Vernier, l'importante mission de repasser en Europe afin d'y recruter de nouveaux ouvriers. Revoir la France et son cher val de Glay; embrasser sa vieille mère et serrer la main à ses amis, à ses compagnons d'études, c'était assez pour faire bondir d'aise le cœur du fidèle Vernier, fatigué par dix années d'un travail ardu. Cependant il entreprit ce voyage sous le poids d'une terrible appréhension et avec les larmes dans l'âme. Sur la page d'un vieux volume, pieusement conservé par la famille, il écrivit cette phrase remarquable: "Je pars pour l'Europe... Reviendrai-je? Je ne sais... Dieu sait!..."

Ce qui rendait le départ du missionnaire si douloureux, c'est qu'il laissait derrière lui une femme et cinq enfants,

dont le dernier n'était âgé que de trois mois.

Il quitta le Canada aux premiers jours de mars, passa en Angleterre où il développa avec vigueur l'importance de la mission franco-canadienne. Il visita la France et la Suisse, et ayant rempli sa mission il se réjouissait de revenir au Canada rejoindre sa chère famille et son champ missionnaire. Il s'embarqua à Liverpool à bord de l'*Annie Jane* le 26 août 1853. Il était accompagné de monsieur et madame Kempf et de messieurs Jean Cornu, Marc Ami et L. Van Buren. Dans la nuit du 28 au 29 le navire essuya un premier désastre et dut revenir au port. Une semaine plus tard, le 9 septembre, l'*Annie Jane* fit, de nouveau, voile pour les côtes d'Amérique. Un malaise indéfini semblait remplir l'âme de Vernier. Il avait le sentiment que quelque chose de fatal allait s'interposer entre lui et sa famille. Et en effet, c'est du sein de la tempête, vers le matin du 29 septembre,

que le Maître lui cria : "C'est assez. . . Jusqu'ici et pas plus loin."

Le lendemain on retrouva son cadavre sur le rivage. Il fut enterré sur l'île de Barra. Au moment du naufrage, Vernier se montra calme et confiant. Il encouragea ses compagnons d'infortune à regarder la mort en face et à se remettre entre les mains de Celui qui a dit : "Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père."

Son caractère de chrétien l'arracha aux terreurs du tombeau. Il savait, selon l'énergique expression de Humphrey, que l'on est aussi près du ciel sur la mer que sur la terre. Le rapport de la Société franco-canadienne (année 1854) consacre une page touchante à la mémoire du regretté Jean Vernier. Il s'était jeté dans l'œuvre avec la passion de l'amour et du vrai, et il finissait sa carrière terrestre en plaçant devant Dieu sa femme et ses enfants.

Dans une page fort bien écrite et qui résume d'une manière admirable le tra-

vail des sociétés missionnaires au Canada, monsieur le pasteur Charles Roux rend ce beau témoignage à Vernier et à ses confrères. C'est à la séance de l'Alliance évangélique française du 5 octobre 1874 : "N'oublions pas que les premières années de Belle-Rivière et de la Pointe-aux-Trembles furent des années de renoncement, de prière et de foi. Ah! ils n'étaient pas venus chercher sur le sol canadien la fortune et les honneurs, ces vaillants serviteurs et servantes de Christ... Mais au moment où l'œuvre allait prendre un nouvel essor, monsieur Vernier, récemment consacré au saint ministère, périt dans les flots, loin de ce continent où ses travaux comme professeur et messager de la Bonne Nouvelle, avaient été tant et si longtemps bénis.*

D'après les documents que nous possédons, nous voyons que monsieur Jean

---

* Record of the first Conference of the Dominion Evangelical Alliance, page 96. Montreal 1874.

Vernier avait pleinement compris le caractère des Canadiens-français. Il les aimait et leur rendait justice. Dans une lettre qu'il écrivit à ses amis d'Europe, quelque temps après son arrivée à Belle-Rivière, je trouve l'appréciation suivante: "Les enfants des Canadiens sont intelligents et possèdent généralement un sentiment profond de leurs péchés. Je demandai à l'un d'eux: — Combien faut-il de péchés pour exclure une personne du ciel? Il me répondit: — Un seul."

Vernier était scrutateur de la nature humaine, travailleur hardi et patient, possédant un rare pouvoir d'investigation et d'analyse, un jugement sain et des perceptions vives. Il avait acquis un fond de connaissances qui le rendait apte à remplir dignement sa tâche. Il agissait sous l'impulsion d'une conscience droite et avec un tact précieux.

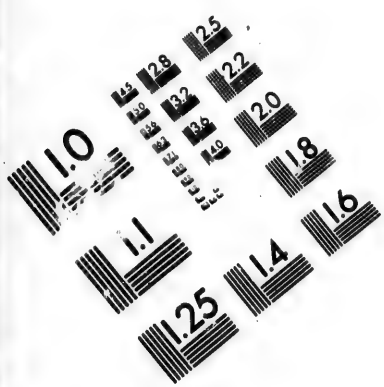
Sa méthode pédagogique était excellente. En traçant les règlements de l'Institut pour l'année 1857 il s'exprime

ainsi: "Le but de notre établissement est d'offrir aux Canadiens-français, une bonne éducation primaire, tout en développant leurs facultés physiques, intellectuelles et morales.

Les moyens employés pour atteindre ce but sont: Une instruction religieuse strictement biblique, des leçons graduées selon les capacités intellectuelles des élèves et une discipline paternelle; c'est-à-dire douce et bienveillante, mais ferme."

Je trouve dans le rapport de 1845 le paragraphe suivant: "Une députation composée du président de la Société, le lieutenant-colonel Wilgress, et de quatre autres personnages, visita l'Institut l'automne dernier (1844). Ils furent grandement satisfaits de l'apparence de la maison et de la ferme. Sous la discrète surveillance de monsieur Vernier, le comité a pleine confiance que l'école deviendra une source d'utilité et de progrès pour le pays."

Quand Vernier avait accompli les devoirs de la journée—et il le faisait avec



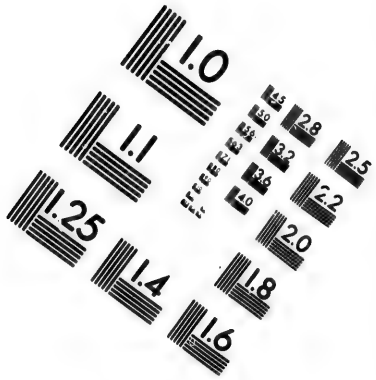
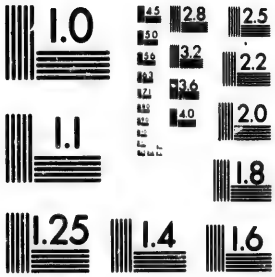
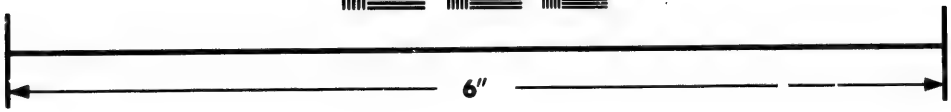
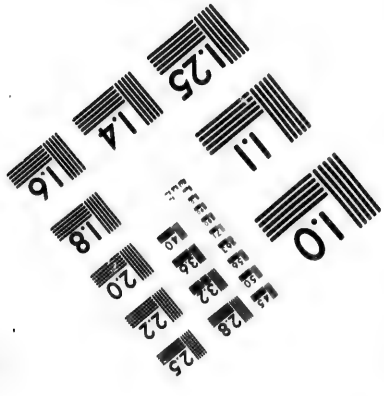


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

4.5
4.0
3.6
3.2
2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

droiture et intégrité—il se livrait à l'étude, heureux de retrouver ses branches favorites: les mathématiques, l'astronomie et les sciences naturelles.

Les quelques articles qu'il publia dans le journal l'*Avenir* dénotent chez lui un admirateur passionné des œuvres de la création et un observateur de mérite.

Comme prédicateur, Jean Vernier était un peu froid mais d'une logique serrée. Sa diction était facile, pure et quelquefois abondante. Né mathématicien, il traitait un peu toute chose comme s'il se fût agi d'un théorème de géométrie. Parmi ses papiers se trouvent quelques fragments de sermons. Je choisis au hasard: "Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de prouver que le genre humain ait besoin d'une révélation, parce que je n'ai jamais rencontré personne qui pensât que, même sous la révélation chrétienne, nous ayons trop de lumière et un trop grand degré d'assurance."—"Lorsque vous désirez de faire passer un de vos amis,

d'une mauvaise condition dans une meilleure, vous pouvez, pour atteindre votre but, faire usage de deux espèces d'arguments. Soit en lui représentant tous les dangers de sa condition présente; soit en insistant sur les avantages de la position dans laquelle vous désirez de le voir. Il y a des hommes à qui le premier ou le dernier de ces arguments serait suffisant pour les déterminer, tandis qu'il y en a d'autres pour qui il les faut employer tous les deux."

Dans son sermon sur le Christ, il s'écrie: "Le Fils de l'homme vécut trente-trois ans sur la terre, guérissant les malades, prêchant l'Evangile aux pauvres, convertissant les pécheurs, n'ayant pas un lieu pour reposer sa tête. . . . et au milieu de cette humiliation, déployant une telle grandeur, une telle sainteté, un si grand pouvoir de divinité que le monde étonné se disait avec raison, que jamais rien de semblable ne s'était encore vu."

Je regrette que son discours sur Apocalypse 10:5, 6, ne soit pas complet.

" L'ange dont il est question dans notre texte, dit-il, n'est autre que le Seigneur lui-même. C'est lui qui déclare solennellement qu'il n'y aura plus de temps! Il n'est pas facile de dire à quelle époque doit s'accomplir cette prophétie. Mais ce qu'il y a de certain c'est que le serment de l'ange peut s'appliquer à la période finale de chaque individu. Quand l'homme est rappelé vers Dieu, le temps pour lui est fini. Toutes ses affaires ici-bas sont terminées. Il est emporté du théâtre de ce monde dans un monde invisible et éternel. . . . Arrêtons-nous ici, mes amis, et considérons le côté sérieux de cette déclaration de l'ange. Le moment est solennel. Nous touchons aux confins d'une existence pleine de langueurs et de tristesses; notre nature mortelle va. . . ." (Le reste du texte manque.)

D'une nature mélancolique et prenant la vie au sérieux, Vernier avait contracté un pli de tristesse qui ne s'effaçait

jamais. Le travail l'avait mûri avant l'âge.

La fidèle compagne de Vernier, laissée seule avec ses cinq enfants, porta courageusement le poids de la douleur et de la pauvreté. Cependant, Dieu ne l'abandonna pas. Pendant que l'on pleurait au Canada, le récit du naufrage de l'*Annie Jane* circulait en France. Il y avait alors à Paris, un jeune homme pieux qui venait de recevoir le baptême de la persécution à cause de son zèle à prêcher l'Evangile. Il lut l'histoire du naufrage et se dit: "Une femme sans soutien... Des enfants orphelins... Je passe au Canada." Arrivé à Montréal, il entra dans l'œuvre missionnaire. La veuve Vernier retrouva un époux, ses enfants retrouvèrent un père et la Société franco-canadienne un ouvrier fidèle.

Au nombre des naufragés qui échappèrent à la mort lors du désastre de l'*Annie Jane*, se trouvaient messieurs Marc Ami, Frédéric Lammertz van Buren et Jean Cornu. Ces trois frères qui avaient solennellement promis leur concours à la Mission franco-canadienne, ne se laissèrent point décourager par le malheur. De retour à Liverpool ils s'embarquèrent de nouveau sur un autre vaisseau et arrivèrent au Canada le 15 novembre 1853. De ces trois courageux ouvriers deux ne sont plus. Seul, monsieur le pasteur Ami est encore à l'œuvre, plein de vigueur, malgré le poids d'une lutte de quarante ans.

MARC AMI.

MARC AMI.

Né le 23 mai 1834, à Genève, monsieur Ami fut placé, dès son enfance, sous l'influence de l'Evangile. Il étudia pendant cinq ans à l'Institut de la Garance (près Genève), et fut nommé instituteur de l'école Murisier en 1851. Une année plus tard il enseignait à Glay. Tout en donnant des leçons, il se perfectionnait dans l'étude de la littérature, de la cosmologie, de l'élocution, de la philosophie et suivait un cours particulier de théologie. Lorsque le missionnaire Jean Vernier, lui parla de l'œuvre au Canada il voulut avoir sa part de travail dans cette noble entreprise.

Dès son arrivée à Montréal il fut placé au collège de la Pointe-aux-Trembles, où il enseigna jusqu'en mars 1854. A cette époque, un jeune instituteur plein de zèle, monsieur Israël Matthieu, fut en-

voyé à la baie du Fèvre et monsieur Ami le remplaça à Ramsay. Outre l'enseignement, ce dernier employa une partie de son temps à colporter en compagnie de messieurs Geoffroy et Desjardins, anciens élèves de la Pointe-aux-Trembles.

Le 28 mai 1855, monsieur Ami se maria avec mademoiselle Anna Giramaire, de Glay, et commença son œuvre comme évangéliste dans la paroisse de Belle-Rivière. Il visita St-André, le Gore, East-Settlement, St-Martin et Ste-Marie. Après le départ de monsieur le pasteur F. Doudier (vers 1860), monsieur Ami prend charge de l'église de Belle-Rivière, qui compte alors trente-deux familles.

En 1862, un changement important a lieu dans les champs missionnaires, monsieur le pasteur R. P. Duclos est appelé à desservir l'église de la rue Craig à Montréal, monsieur J. A. Vernon devient le pasteur de Belle-Rivière et monsieur Ami est placé à Joliette. Il demeura là près de huit ans et visita régulièrement les stations de Ste-Elisabeth,

de Berthier, de Ramsay, de Kildare, etc. C'est pendant son séjour à Joliette qu'il fut consacré au saint ministère, en juillet 1866.

Les assemblées religieuses avaient eu lieu jusqu'alors dans une petite maison appartenant à monsieur Noël Rondeau. Comme la congrégation s'était accrue, le besoin d'un lieu de culte plus convenable se faisait vivement sentir. Monsieur Ami se mit bravement à l'œuvre et contribua largement à l'érection d'une chapelle et d'une maison missionnaire.

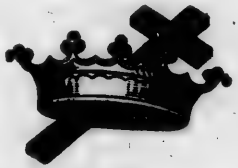
En 1870 nous le trouvons à la Rivière-du-Loup (en haut). Il prêche aussi à Hunterstown.

Mais là où monsieur Ami déploya le plus d'énergie ce fut à Ottawa. A son arrivée dans la capitale du Canada il ne trouva qu'une seule famille canadienne française se rattachant à la religion évangélique. De plus, il avait à lutter contre l'indifférence et les préjugés d'une société hostile et cela sans le concours d'aucune organisation missionnaire.

Il commença d'abord, par se livrer au professorat, donnant des leçons à la *High School* et ailleurs. Le dimanche, il avait un culte dans sa maison. Par ses manières affables, courtoises, il gagna plusieurs familles et en 1875 une petite congrégation fut organisée par le presbytère d'Ottawa avec quatorze membres communiants. L'œuvre progressa rapidement et quelques années plus tard, grâce à l'énergie et à la constance du pasteur, une jolie petite chapelle en briques fut bâtie et dédiée au culte du Dieu de l'Evangile. Monsieur Ami fut pasteur de l'église d'Ottawa jusqu'en 1887. Ayant eu la douleur de perdre sa femme l'année précédente (13 juillet 1886) et sa santé étant fortement ébranlée il abandonna son champ missionnaire pour retourner en Europe. Après plusieurs années de voyages et de souffrances, monsieur Ami se trouve de nouveau en Amérique, travaillant avec courage à l'évangélisation des Canadiens.

Cœur sympathique et jeune, ce vieux missionnaire possède le don de se faire apprécier. Il prêche avec talent, enthousiasme et beaucoup d'âme. Il est organisateur et ne s'épargne nullement dans la lutte.

Marié en seconde noce le 30 décembre 1890, à mademoiselle Emma Amberg, de Zurich, Suisse, monsieur Ami occupa la position de gérant au bureau du *Citoyen franco-américain* jusqu'en avril 1891, époque où il prit charge de la mission d'Haverhill.



FRED. L. VAN BUREN.

1824-1888.

Né en Hollande, d'une famille distinguée, monsieur van Buren vint au Canada avec la ferme résolution de consacrer son temps et sa vie au service de son Sauveur. Nous pouvons dire qu'il s'est efforcé de remplir ce programme jusqu'au bout. Il entra en 1854 au service de la Société franco-canadienne et ne la quitta qu'en 1878. Son champ d'activité fut Montréal et ses environs. On l'appela pendant longtemps et avec raison, le *Missionnaire de la cité*. Travailleur assidu et fortement trempé pour

la lutte, il se dépensa sans ménagement, au triomphe de la vérité et au soulagement des souffrances humaines. Nous le voyons, année après année, parcourir les rues de la ville, visiter la place du marché, distribuant l'Evangile, répondant aux attaques des fanatiques, luttant contre le courant envahisseur de l'ignorance et des préjugés, et faisant bonne contenance partout où son devoir l'appelait. Peu de missionnaires, au Canada, eurent à subir autant d'outrages que van Buren. Il fut battu dans les rues, arrêté par la police sous prétexte qu'il vendait des livres immoraux, dénoncé du haut des chaires catholiques comme un être dangereux, poursuivi de gamins qui lui lançaient des pierres et, au milieu des railleries et du rire persécuteur, gardant toujours son sang-froid et sa dignité. Un jour il revint au logis tout sanglant, son chapeau, ses habits, ses bottes, tout était teint. Cependant le zélé missionnaire paraissait joyeux; il se portait bien. Ce sang n'était autre

que du sang de bœuf. Voici ce qui était arrivé. En passant près du marché Bonsecours, van Buren avait distribué quelques traités. Les bouchers, cette race impitoyable, s'en étaient aperçus, et comme les pierres manquaient sur leurs établis, ils lancèrent des morceaux de bœuf au *vilain suisse*, quitte avec cela de ramasser leur marchandise pour l'offrir aux pratiques. Cet acte de fanatisme est singulièrement burlesque.

Pendant plusieurs années, et jusqu'à la dissolution de la Société franco-canadienne, van Buren eut charge de la Librairie évangélique, 413 rue Craig. C'est pendant qu'il remplissait les humbles fonctions de libraire et quelques semaines avant son voyage d'Europe, qu'il fut consacré au saint ministère par le synode des Eglises Evangéliques, le 30 avril 1876. La cérémonie se fit dans l'église de la rue Craig, sous la présidence de monsieur le pasteur R. P. Duclos.

Van Buren avait une connaissance

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

très étendue de la science médicale et, sans être docteur, il a rendu de grands services à beaucoup de familles pauvres. Je l'ai vu à l'œuvre visitant les malades, leur donnant d'excellents conseils, leur administrant des remèdes qu'il préparait lui-même. Quant il avait soigné le corps, jeté un rayon d'espérance dans ces existences brisées et souffrantes, il parlait du remède divin, du sang de l'Agneau qui ôte le péché du monde.

Dans une excellente notice nécrologique, monsieur le pasteur R. P. Duclos écrit: "Il n'est peut-être pas un seul protestant qui, de 1853 à 1885, n'ait connu monsieur van Buren et entendu dans l'épreuve, ses exhortations toujours pleines de foi. Des centaines de catholiques se souviennent de ses visites et n'oublieront jamais les vérités chrétiennes qu'il leur a communiquées. Le pauvre, l'affligé et l'étranger sur nos rives ont toujours trouvé en lui un aide, un soutien et un fidèle conseiller. Son intégrité parfaite lui avait acquis la

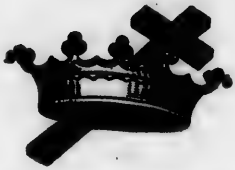
confiance de bien des personnes." (*Aurore* du 17 mai 1888).

Outre son travail parmi les Canadiens français, van Buren visitait les familles allemandes et s'efforçait de réveiller en elles la foi et la vie chrétienne. Ce fut lui qui groupa ces familles et qui fut le promoteur de la formation de l'église allemande de Montréal.

Van Buren avait ses manières à lui, un caractère fortement prononcé et une individualité qui ne s'effaçait jamais. Il parlait l'allemand, le hollandais, le français, l'anglais et l'italien et possédait une grande expérience de la vie. Il agissait sans prétention, d'une manière un peu brusque mais avec une entière franchise. Il y avait chez lui de l'enthousiasme, de l'aplomb et une chaleur d'âme qui vous gagnait. Bâti pour la lutte, pour ce travail hardi et difficile de l'évangélisation des villes, il a fait sa marque dans notre histoire. Tous ceux qui l'ont connu se rappelleront longtemps sa cordiale et affectueuse poignée de

main. On sentait, à son contact, qu'il y avait sous cette poitrine osseuse, un noble cœur, ami de l'humanité et loyalement consacré au service du Seigneur.

Il est mort subitement le 7 mai 1888, âgé de 64 ans.



JEAN-F. CORNU

1823-1891.

Né à Meudon, Suisse, monsieur Cornu arriva au Canada en 1853, après avoir passé par toutes les angoisses du naufrage de l'*Annie Jane*. Monsieur L. E. Rivard raconte ainsi la terrible expérience du vieux missionnaire: "Au moment où le navire s'emplissait d'eau, monsieur Cornu se trouvait dans le lit le plus élevé de la cabine et tout près du pont. Lorsque, à coups de hache, on eut fait une ouverture vis-à-vis de lui, l'eau l'avait déjà atteint. Il avait perdu tout espoir de salut et se préparait à la mort

en priant Dieu." (*Citoyen* du 26 novembre 1891).*

Arrivé au Canada il fut plusieurs mois sans pouvoir travailler. Cependant, dans l'automne de 1854, il commença à donner des leçons au collège de la Pointe-aux-Trembles. Il enseigna les éléments de la physique et les mathématiques. Il était, dit-on, bon chimiste et bon mathématicien.

De 1856 à 1859, monsieur Cornu occupe le poste de Ste-Elisabeth. Il enseigne dans une petite école et évangélise dans les environs. Il fait peu de bruit et

---

*La dernière partie de ce récit n'est pas exacte. Voici ce que monsieur le pasteur Marc Ami, un des témoins oculaires de cette catastrophe écrit: "Je descendis avec monsieur van Buren pour voir si quelqu'un des nôtres ne se trouvait pas dans les cabines. En entrant dans notre cabine, nous y vîmes monsieur Cornu occupé à changer d'habits. Nous le croyions mort, l'ayant laissé couché dans un lit. Se trouvant dans l'alcôve supérieure, il avait pu échapper à la mort. Si nous étions restés dans cette cabine, pas un de nous n'eût péri.... Nos effets étaient presque tous secs." (FIDÈLE MESSAGER du 25 novembre 1891, et le "Naufrage de l'*Annie Jane*," page 43.) EDITEUR.

ses rapports, à la Société franco-canadienne, portent le cachet de la concision et de l'humilité. D'ailleurs, il est bref en tout, un peu cassant peut-être, chose qui a nui à son travail et qui a été la cause de bien des chagrins dans sa vie. Par son caractère original et absolu, il s'est attiré bien des persécutions et s'est fait des ennemis. Cependant peu d'hommes eurent une soif plus intense de sympathie. Un serrement de main affectueux, un accueil bienveillant, un franc sourire provoquait tout un épanouissement sur cette figure anguleuse et creusée de rides. Il était bon. Malheureusement on interprétait mal ses allures un peu rudes.

A la fin de l'année 1859, il fut envoyé à Trois-Rivières et travailla là comme missionnaire pendant deux ans, après quoi les rapports ne font plus mention de lui. En 1868 cependant, il est encore à l'œuvre. Nous le trouvons à Acton où il est l'objet d'amères persécutions. Un jour, c'était le 22 février, le brave mis-

sionnaire s'arrêta dans le magasin de monsieur Horace Dubois pour y acheter quelques effets. Le marchand lui dit qu'il désirait se procurer quelques-uns de ses livres et le pria de revenir le soir. Monsieur Cornu y retourna vers les six heures.

—Montrez-moi vos livres, lui dit Dubois; je veux en acheter pour les revendre... Attendez!..mon commis va venir en acheter aussi.

Le commis arriva et examina les livres. Pendant ce temps le magasin s'était rempli de monde. "Je vis bien, écrit monsieur Cornu, que l'on voulait me faire de mauvaises affaires. Je priai poliment le commis de me remettre mes livres. Pour toute réponse il ouvrit le poële et les brûla. Ce fut le signal de la persécution."

En effet, le missionnaire est grossièrement insulté et on le dépouille de ses Bibles pour les brûler. Voulant couronner dignement l'infâme complot, les fanatiques poussent Cornu dehors par

la porte donnant sur la cour, disant "qu'un chien comme lui n'était pas digne de passer par la porte de devant." Les jeunes gens suivent le missionnaire et le maltraitent impitoyablement. Un nommé Laberge, voisin de Dubois, entendant les cris, accourt sur la scène et empoignant le colporteur par le cou il le frappe de ses pieds.

Monsieur Cornu se réfugia tout sanglant chez un monsieur Morrisson. "Laberge me suivit jusqu'à cette maison, écrit monsieur Cornu, et me dit que ma vie était en danger, que je devrais partir sur le champ, que l'on voulait démolir la maison d'école où je devais prêcher. Je tins bon." *

Monsieur le curé Ricard était, paraît-il, parmi les assaillants et riait aux éclats lorsque l'on frappait le pauvre missionnaire.

Le *Courrier de St-Hyacinthe* écrivait

---

* Voir l'*Aurore* du 13 mars 1868, et le *Montreal Witness* de la même semaine.

à cette occasion: "Un nommé Crochu, colporteur de Bibles, se plaint amèrement, dans les colonnes du *Witness*, des citoyens d'Acton! A l'en croire, ils l'auraient fustigé de la bonne manière et dépouillé de sa charge de livres. Allez donc après une pareille déconfiture, essayer d'évangéliser les nations!

"Pauvre Crochu!"

Le plus à plaindre dans cette circonstance, n'était pas le zélé missionnaire mais bien le rédacteur du *Courrier de St-Hyacinthe* qui s'appliquait le stigmate de l'infâmie en sanctionnant le crime.

Depuis plusieurs années monsieur Cornu avait quitté l'œuvre missionnaire et habitait les Etats-Unis, se livrant aux travaux de la ferme. Il est mort en paix. Nul, plus que lui, n'avait le droit de répéter cette parole d'un vieux patriarche: "Les jours de mon pèlerinage ont été courts et mauvais." Cependant, au milieu des orages de la vie, lorsque sa barque se heurtait aux écueils et que

son cœur se remplissait d'amertume, il ne cessait de regarder en haut, confiant dans Celui qui a dit: "Ne crains point."

J. Provost.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

TABLE DES MATIÈRES.

GRAVURES : Pages.

Départ pour Québec 4
En route 9
Le vaisseau battu des vagues 16
Le phare de Barra Head 22
L'*Annie Jane* luttant contre la tempête . . 33
Le naufrage 39
Jean Vernier 69
Marc Ami 89

AVANT PROPOS, par J. A. Derome I

LE RÉCIT, par Marc Ami.

Le départ 1
Revers et pressentiments 6
La tempête 12
Moments de répit 19
Le naufrage 25
La catastrophe 31
Après le naufrage 41
Scènes de deuil 45
Départ pour Glasgow 49
Monsieur Necker de Saussure 53
Rencontre de monsieur James Court . . 56
Epilogue 61

APPENDICE, par J. Provost: Pages.
Documents—*Manchester Guardian* 63
Lettre de monsieur Jean Cornu . 64
Lettre de monsieur L. van Buren. 65
Biographie de Jean Vernier 71
Remarques 87
Biographies—Marc Ami 91
Frédéric Lammertz van Buren . 97
Jean-François Cornu 103
Table des matières 111

Pages.
63
64
65
71
87
91
97
103
111